

**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

N° 28 — OCTOBRE 1975

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

publié trimestriellement
par
LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ DE LYON II

SOMMAIRE

Les Cahiers André Gide.	3
Assemblée générale de l'Association	4
En Hommage à Henri Ghéon	5
Les Livres d'Henri Ghéon	6
Henri Ghéon et André Gide : Six lettres inédites	9
André Gide (fin), par Henri Ghéon	23
Le Voyage du Frère puîné, par Henri Ghéon	35
A propos de dattes...	52
Le Projet littéraire d'André Gide, par Alain Goulet.	54
Chronique bibliographique.	64
Inventaire des Traductions des Œuvres de Gide	67
Varia	75
Nouveaux Membres.	78
Publications	79

Le N° : 5 F Ab. un an : 20 F (Étranger : 25 F)
Payable à : "Association des Amis d'André Gide",
CCP Paris 25.172-76

ASSOCIATION DES
Amis d'André Gide

Président d'honneur :

M. André MALRAUX.

Comité d'honneur :

MM. Jean DELAY, François MAURIAC (†) et Jean PAULHAN (†), de l'Académie française ; M^{mes} Marie-Jeanne DURRY, Anne HEURGON-DESJARDINS et Elisabeth VAN RYSSELBERGHE ; MM. Marc ALLÉGRET (†), Auguste ANGLÈS, Julien CAIN (†), Étienne DENNERY, Gaston GALLIMARD, Jean GIONO (†), Jean HYTIER, Marcel JOUHANDEAU, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET, Robert RICATTE et Jean SCHLUMBERGER (†).

Conseil d'administration :

M^{me} Catherine GIDE, présidente.

MM. Marcel ARLAND, de l'Académie française, Georges BLIN, professeur au Collège de France, Daniel MOUTOTE, professeur à l'Université de Montpellier, et Justin O'BRIEN, professeur à l'Université Columbia (†), vice-présidents.

MM. François CHAPON, Jean DENOËL, Claude GALLIMARD, Bernard HUGUENIN et Jean LAMBERT, membres.

M^{me} Irène de BONSTETTEN, trésorière.

M. Claude MARTIN, secrétaire.

Secrétariat :
BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE
Université de Lyon II
69500 BRON
Tél. (78).51.26.05

Trésorière :
Madame de BONSTETTEN
14, rue de la Cure
75016 PARIS
Tél. (1).527.33.79

LES CAHIERS ANDRÉ GIDE

Le N° 6 de nos *CAHIERS ANDRÉ GIDE* est sous presse, et les Éditions Gallimard nous laissent espérer sa parution avant Noël. Nous rappelons qu'il constitue le cahier de l'année 1974 et ne sera donc adressé qu'à ceux de nos Membres qui ont cotisé au titre de cette année 1974.

Mais ce tome III des *Cahiers de la Petite Dame* ne sera pas le dernier comme nous l'avions prévu et annoncé : au moment d'envoyer à la composition, au début de juin, le volume qui, tel que nous l'avions préparé, contenait les cahiers XII à XVIII (1937-1951) de la Petite Dame, suivis des notes et de l'index général de l'ouvrage, les Éditions Gallimard ont en effet estimé que le livre serait trop épais (il aurait eu, de fait, une trentaine de pages de plus que le tome précédent) et devrait être vendu à un prix trop élevé : les Éditions Gallimard ont donc pris la décision de le scinder en deux : ce tome III ne couvrira que la période 1937-1945. Le tome IV (*CAHIERS ANDRÉ GIDE ?*, pour l'année 1975 de nos sociétaires), qui comprendra les cahiers gris des années 1945-1951 et l'index des quatre volumes, paraîtra ultérieurement.

Nous sommes naturellement les premiers à déplorer ce délai imposé à l'achèvement de l'édition des *Cahiers de la Petite Dame*, et nous en exprimons nos regrets à tous les "Amis d'André Gide".

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ASSOCIATION

Notre Assemblée Générale de 1975 aura lieu le SAMEDI 29 NOVEMBRE 1975, à 15 heures, dans l'ancienne demeure de Gide, Villa Montmorency (38, avenue des Sycomores, 75016 Paris, M° Porte d'Auteuil), dont l'actuelle propriétaire, Madame BOUTTERIN, a la générosité de nous offrir ce jour-là l'hospitalité. Une causerie de Mademoiselle Marie-Catherine BOUTTERIN suivra l'Assemblée, dont l'ordre du jour comprendra : présentation et discussion du rapport de la Trésorière, M^{me} de BONSTETTEN, et du rapport du Secrétaire, M. Claude MARTIN ; questions diverses.

Comme pour les années précédentes, nous prions instamment tous nos Membres qui ne pourront assister à cette Assemblée de bien vouloir s'y faire représenter, pour que nos délibérations et décisions soient statutairement valides : le BON POUR POUVOIR inséré dans le présent Bulletin sera, complété et signé, soit remis à leur mandataire devant être présent à l'Assemblée Générale, soit envoyé (le plus rapidement possible) au Secrétaire de l'AAAG.

Nous rappelons que, conformément à nos Statuts, sont considérés comme Membres de l'AAAG au jour de l'Assemblée Générale tous ceux qui ont acquitté leur cotisation pour l'année 1975.

EN HOMMAGE À HENRI GHÉON

Le présent Bulletin est en majeure partie consacré, comme nous l'avions annoncé à nos lecteurs, au grand ami de Gide que fut Henri Ghéon — à l'occasion du centenaire de sa naissance.

On lira dans les pages qui suivent, après la seconde partie de la grande étude sur Gide donnée par Ghéon au *Mercury de France* de Mai 1897 (et dont nous avons commencé la reproduction intégrale dans le dernier *BAAG*), un texte inédit, écrit en 1919 et que Ghéon appelait "ma suite à l'Enfant prodigue" (1) : *Le Voyage du Frère put-né*.

Extraites de la *Correspondance* qui va prochainement paraître chez Gallimard et éclairées de notes dues au P. Jean Tipy, quelques lettres inédites complètent cet ensemble : les deux premières illustrent la camaraderie passionnée qui lia les deux hommes pendant plus de quinze années ; on percevra dans les deux suivantes l'émotion religieuse partagée au moment de la conversion de Ghéon ; la cinquième lettre est celle, dès longtemps célèbre mais restée intégralement inédite, qui passe pour avoir bouleversé Madeleine Gide ; la sixième, de 1920, montre enfin l'éloignement dont Ghéon semble avoir pris l'initiative.

(1) "Tu serais bien gentil", écrivait-il à Gide le 20 août 1919, "de modérer tes railleries sur la non-orthodoxie de ma suite à l'Enfant prodigue ; mauvaise, si tu veux, et il faut voir ; non orthodoxe, non : j'ai consulté, c'est l'orthodoxie même, ne répands donc pas une erreur !"

Nous tenons à exprimer ici notre très vive reconnaissance à ceux qui nous permettent de publier ces textes pour le plaisir et l'intérêt de nos lecteurs : M. et M^{me} François CORRE, neveux et héritiers d'Henri Ghéon, ainsi que le P. Jean TIPY et M^{lle} Anne-Marie MOULÈNES, qui ont établi l'édition de la *Correspondance* Gide-Ghéon.

LES LIVRES D'HENRI GHÉON

1. CHANSONS D'AUBE. Poèmes. Paris : Mercure de France, 1897.
2. LES CAMPAGNES SIMPLES : LA SOLITUDE DE L'ÉTÉ. Poèmes. Paris : Mercure de France, 1898.
3. LA POÉSIE ET L'EMPIRISME. Conférence. Paris : Petite Collection de l'Ermitage, 1901.
4. LE CONSOLATEUR. Roman. Paris : Bibliothèque-Charpentier, 1903.
5. ALGÉRIE. Poèmes. Paris : Mercure de France, 1906.
6. NOS DIRECTIONS (Réalisme et Poésie. Notes sur le Drame poétique. Du Classicisme. Sur le Vers libre). Paris : N.R.F., 1911.
7. LE PAIN. Tragédie populaire en 4 actes et 5 tableaux. Paris : N.R.F., 1912.
8. FOI EN LA FRANCE. Poèmes du temps de guerre. Paris : N.R.F., 1916.
9. L'HOMME NÉ DE LA GUERRE : TÉMOIGNAGE D'UN CONVERTI (Yser-Artois 1915). Paris : N.R.F., 1919.
10. LE MIROIR DE JÉSUS. Poèmes. Paris : Libr. de l'Art catholique, 1920.
11. LA FARCE DU PENDU DÉPENDU. Miracle en trois actes de la Légende de Saint Jacques de Compostelle. Paris : Société Littéraire de France, 1920.
12. LE PAUVRE SOUS L'ESCALIER. Trois épisodes d'après la vie de Saint Alexis. Paris : N.R.F., 1921.
13. LES TROIS MIRACLES DE SAINTE CÉCILE suivis du MARTYRE DE SAINT VALÉRIEN. Paris : Société Littéraire de France, 1922.
14. JEUX ET MIRACLES POUR LE PEUPLE FIDÈLE (1^{ère} série) : Le Mort à cheval. Le Dit de l'Homme qui aurait vu Saint Nicolas. Les Aventures de Gilles. Paris : Éd. de la Revue des Jeunes, 1922.
15. SAINT MAURICE OU L'OBÉISSANCE. Tragédie. Paris : Éd. de la Revue des Jeunes, 1922.
16. LE DÉBAT DE NICOLAZIC ENTRE SAINTE ANNE ET LE RECTEUR. Petit miracle en trois tableaux. Paris : Stock, 1922.
17. LE CHAT BOTTÉ. Impromptu en trois tableaux. Paris : Stock, 1923.

18. PARTIS PRIS. Réflexions sur l'art littéraire. Paris : Nouvelle Librairie Nationale, 1923.
19. JEUX ET MIRACLES POUR LE PEUPLE FIDÈLE (2^{ème} série) : La Bergère au pays des loups. Le Grand Combat entre l'Ermite et le Dragon. Le Crime de Frère Genièvre. Paris : Éd. de la Revue des Jeunes, 1923.
20. LA MERVEILLEUSE HISTOIRE DU JEUNE BERNARD DE MENTHON. En trois journées et un épilogue. Paris : A. Blot, 1924.
21. LE TRIOMPHE DE SAINT THOMAS D'AQUIN. En prose mêlée de vers. St-Maximin : Éd. de la Vie spirituelle, 1924.
22. LE MIRACLE DES PAUVRES CLAIRES ET DE L'HOMME AU KÉPI BRODÉ. Impromptu satirique en un acte et trois tableaux. Paris : Éd. de la Revue des Jeunes, 1924.
23. LA FARCE DES ENCORE. Traduite du vieux flamand par P. Thuysbaert et adaptée par Henri Ghéon. Paris : Stock, 1924.
24. LE COMÉDIEN ET LA GRÂCE. Trois actes d'après la vie de Saint Genès. Paris : Plon, 1925.
25. LE PETIT POU CET. Impromptu en trois actes pour les enfants. Paris : Stock, 1925.
26. LE MIRACLE DE L'ENFANT BAVARD. Miracle de Notre-Dame de Chartres en trois tableaux. Paris : G. Énault, 1925.
27. LES PROPOS INTERROMPUS. Comédie en un acte. St-Félicien-en-Vivarais : Éd. du Pigeonnier, 1926.
28. LA PARADE DU PONT AU DIABLE. D'après la légende de Saint Kado. Un acte en prose. Paris : A. Blot, 1926.
29. L'IMPROMPTU DU CHARCUTIER. Un acte. Paris : A. Blot, 1926.
30. LA VIE PROFONDE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE. En cinq tableaux dialogués. Paris : A. Blot, 1926.
31. LA RENCONTRE DE SAINT BENOÎT ET DE SAINTE SCHOLASTIQUE. Un acte de prose mêlée de vers. Paris : A. Blot, 1927.
32. LES TROIS SAGESSES DU VIEUX WANG. Drame chinois en 4 tableaux, d'après des documents authentiques. Paris : A. Blot, 1927.
33. LE TRIOMPHE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES. Paris : A. Blot, 1927.
34. DÉMOS, ESCLAVE ET ROI. Histoire ancienne en un prologue et trois parties. Paris : Libr. de France, 1927.
35. LE SAINT CURÉ D'ARS. Paris : Flammarion, 1928.
36. LA FILLE DU SULTAN ET LE BON JARDINIER. Trois tableaux d'après une chanson flamande. Paris : A. Blot, 1928.
37. JUSTINE ET CYPRIEN. Tragi-comédie fantastique parlée et dansée. Paris : A. Blot, 1928.
38. LES JEUX DE L'ENFER ET DU CIEL. Roman. Paris : Flammarion, 1929. (3 vol.).
39. LE DAMNÉ POUR MANQUE DE CONFIANCE de Tirso de Molina. Drame en 3 journées et 8 tableaux adapté de l'espagnol par Henri Ghéon. Paris : A. Blot, 1929.
40. LA VIEILLE DAME DES RUES. Roman. Paris : Flammarion, 1930.
41. SAINTE ANNE D'AURAY. Paris : Flammarion, 1931.
42. LE JEU DE L'ÉPIPHANIE OU LE VOYAGE DES TROIS ROIS. Paris : Desclée de Brouwer, 1931.

43. BERNADETTE DEVANT MARIE. Histoire véridique du fait de Lourdes en 5 actes et 12 tableaux, plus un prologue légendaire. Paris : A. Blot, 1931.
44. LE MYSTÈRE DE L'INVENTION DE LA CROIX. En trois parties. Liège : La Pensée catholique, 1932.
45. PROMENADES AVEC MOZART. Paris : Desclée de Brouwer, 1932.
46. LA MYSTÉRIEUSE LÉGENDE D'ERMESINDE. Un prologue et trois parties. Bruxelles : Vromant, 1933.
47. LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ EN VIVARAIS. Comédie féerique et fantastique en trois actes et un épilogue inspirée de William Shakespeare. St-Félicien-en-Vivarais : Éd. du Pigeonnier, 1933.
48. LE MYSTÈRE DE LA MESSE. Sur un thème de Calderon de la Barca. Bruxelles : La Vie liturgique, 1934.
49. LE GRAND PARDON DE SAINT JEAN LE BAPTISTE. Mystère en trois parties. Chaumont : Impr. Champenoises, 1934.
50. SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX. Paris : Flammarion, 1934.
51. SAINT JEAN BOSCO. Paris : Flammarion, 1935.
52. LE MYSTÈRE DU ROI SAINT-LOUIS. En 5 journées. Paris : A. Blot, 1935.
53. LE NOËL SUR LA PLACE OU LES ENFANCES DE JÉSUS. Jeu en trois parties sur les cinq mystères joyeux du Rosaire. Paris : A. Blot, 1935.
54. CHANTS DE LA VIE ET DE LA FOI. Poèmes. Paris : Flammarion, 1936.
55. LES DÉTOURS IMPRÉVUS. Roman. Paris : Flammarion, 1937.
56. LE MYSTÈRE DES PRODIGES DE NOTRE-DAME DE VERDUN. En deux parties. Bar-le-Duc : Impr. Saint-Paul, 1937.
57. LE ROSAIRE DE FRANCE. Mystère en un prologue et trois parties. Paris : Ligue Féminine d'Action Catholique Française, 1938.
58. LA QUÊTE HÉROÏQUE DU GRAAL. Action romanesque et féerique en 5 parties et 10 tableaux. Paris : A. Blot, 1938.
59. LE JEU DE SAINT LAURENT DU FLEUVE. En deux journées. Montréal : Les Compagnons de Saint Laurent, 1938.
60. LE JEU DES GRANDES HEURES DE REIMS. Un prologue et trois temps. Reims : L. Michaud, 1938.
61. SAINT VINCENT FERRIER. Paris : Flammarion, 1939.
62. LE JEU DE LA BELLE AUMÔNE QUE FIT NOTRE-DAME À SON PEUPLE SUR LA COLLINE DE FOURVIÈRE ET CE QUI S'ENSUIVIT. Lyon : Impr. du Nouvelliste, 1939.
63. LA JAMBE NOIRE. Roman. Paris : Flammarion, 1941.
64. SAINT MARTIN. Paris : Flammarion, 1941.
65. LE JEU DES MERVEILLES DE SAINT MARTIN IMPROVISÉ PAR LES ANGES. Un prologue et trois parties en dix épisodes. Paris : A. Blot 1942.
66. L'ART DU THÉÂTRE. Montréal : Éd. Serge, 1944. (Réédité sous le titre : DRAMATURGIE D'HIER ET DE DEMAIN. Essai sur l'Art du Théâtre. Lyon : Éd. Vitte, 1963.)

(VOIR LA FIN PAGE 51)

HENRI GHÉON ET ANDRÉ GIDE
SIX LETTRES INÉDITES

Tunis, 19 mars 1899 (1).

Cher ami,

Loin de me distraire de toi, tout ici me fait te regretter davantage. Soupçonnais-je, avant de te connaître, tout ce qui manquait encore à ma vie ? et devais-je ne jouir tant de notre presque quotidienne amitié de Paris, que pour m'apercevoir à présent, d'une façon si constamment cruelle, de son absence, et déplorer presque chaque joie goûtée loin de toi, comme si la moitié t'en était due ou comme si, sans toi, je ne la pouvais goûter qu'à demi ?

Oui, cher ami, depuis que nous nous sommes quittés, chaque rire de lumière ou d'ombre, chaque fruit savouré, chaque sourire dévisagé, tout me faisait sentir que tu n'étais plus avec moi. A t'écrire cela je me repose et trouve enfin quelque tranquillité ; mais j'ai vécu depuis nos adieux dans une espèce de détresse, un tourment que chaque plaisir ravivait. — Ah ! mon ami, mon "camarade", dans le sens le plus whitmanien du mot (2), je pensais que nous quitter serait plus facile et même me réjouis-

(1) Au printemps 1899, c'est le second voyage du ménage Gide en Tunisie et en Algérie.

(2) Gide et Ghéon sont tous les deux de fervents lecteurs de Whitman. Malgré les apparences, l'expression de Gide ne signifie pas qu'ils ont eu entre eux des relations physiques. Ils ont pris très vite l'habitude de partager leurs expériences pédérastiques en usant des mêmes partenaires et de se communiquer toutes leurs impressions sur leurs rencontres de fortune. L'homosexualité de leurs relations s'arrête là.

sais de la simplicité de nos adieux ; mais deux heures après, à Paris encore, je te cherchais et criais après toi sur les quais de la gare.

Si quelques mystères dans nos dernières conversations, certaines réticences, dont tu sembles te plaindre dans ta lettre, et dont moi je ne me rendais pas compte, ont pu t'attrister, l'explication en est simple : jusqu'au matin du dernier jour Madeleine et moi avons cru pouvoir t'enlever. Pour te parler j'attendais encore ; la réussite de ton examen (3) devait être une condition ; et ce désir en train de devenir projet bouleversait toutes mes pensées, troublait un peu nos conversations ; un fâcheux petit événement de famille l'a coupé court. — Ma foi puérile, irrésistible en notre étoile, et qu'elle arrange tout dans notre vie "pour le mieux", m'a fait ne pas trop m'attrister d'abord ; je m'efforçais de ne songer plus qu'au mal qu'il y eût eu à te tenter, te proposer un voyage qui eût privé de toi ta mère souffrante et ta sœur pour qui ta joie est encore plus précieuse, plus indispensable que pour moi... Mais maintenant que je suis loin de toi je songe surtout au plaisir qu'il y aurait (qu'il y aura) (4) à voir des étranges villes ensemble...

A peine sais-je te parler de ce que je vois aujourd'hui ; à vrai dire je ne regarde plus, et je reconnais à cela que je vieillis ; ce que je vois cause à mes sens moins de surprise et je ne suis plus étonné ; que ce soit Madeleine ou toi, j'ai besoin, pour sentir vivement, de quelqu'un, près de moi, qui s'étonne ; mon émoi n'est que sympathie. Cher ami, que j'ai besoin de ta jeunesse !!

Tu t'attends à ce que je te raconte Tunis... ah ! pour une fois laisse-moi me plaindre, et longuement. — Mon erreur ici est de courir après une émotion morte, de chercher à revivre des minutes passées, de réchauffer une ancienne ferveur — comme si je n'avais pas lu mes *Nourritures*, ou comme si j'aimais la tristesse. Le souvenir de mon premier voyage ici avec Paul L. (5) me hante, triomphe incessamment du présent ; alors, chaque minute était sapide, et nous naissions à chaque instant. Hélas ! les fruits sont là, et la nuit, et le rossignol, et les

(3) Ghéon poursuit alors ses études de médecine.

(4) Ce voyage en Afrique du Nord avec André et Madeleine Gide, Ghéon le réalisera à la fin de l'année suivante, en décembre 1900.

(5) Paul-Albert Laurens (1870-1934), ancien camarade de Gide à l'École Alsacienne, s'embarqua avec lui pour Tunis le 18 octobre 1893.

roses, et la coupe est pleine de vin pareil ; hélas ! mais l'échanson — où est-il ? (T'ai-je lu cela dans le Hafiz ?) Et je sens maintenant combien à Paris j'avais pris l'habitude de ta jeunesse. Mon ami, je te regrette sans cesse...

Je t'écris ces plaintes, dont puisses-tu ne pas t'irriter, sur la terrasse d'un petit café maure ; devant moi un arbre très vert balance ses branches dans l'azur ; une place assez vaste, et déserte il y a une heure, commence à se remplir d'ombre et de peuple ; près de moi trois enfants jouent à la balle et crient ; l'ombre est celle d'une mosquée très haute ; je suis seul français ; près de moi un vieux borgne en burnous s'est assis et de son œil affreux me regarde t'écrire. Le temps coule ici sans accroc ; l'excitation légère du café maure que je bois me fait croire à présent que ma tristesse est passagère ; un troupeau de chèvres a passé et *je l'ai regardé comme tu aurais fait.*

Un soir, assis comme aujourd'hui, je t'écrirai très longuement rien qu'en te racontant *ce qui se passe.* Ce peuple est toujours mystérieux ; comme il ne manifeste pas, on ne sait ni ce qui l'étonne, ni ce qui lui plaît, ni ce qui le heurte. Sans Athman, je n'y comprendrais rien. Athman, c'est mon unique clef, mon "Sésame ouvre-toi".

Je voulais t'écrire plus tôt, je n'ai pas pu — ou plutôt je t'ai beaucoup écrit, c'est-à-dire que, presque autant pour toi que pour moi, j'ai brouillonné beaucoup de feuilles (6), mais c'est en wagon, en marchant, au café — tout est écrit au crayon, informe, illisible ; je ne sais quand j'aurai le temps de copier. — Je suis extraordinairement dispos pour le travail ; et l'autre matin, après avoir quitté la veille un ciel tout gris, m'étant levé en plein et lumineux azur, je me suis senti dans l'exacte disposition qui m'avait permis d'écrire *Les Nourritures* — et j'en ai conclu que mon plus ou moins de lyrisme vient du plus ou moins de nuages au ciel. Ce qui fait cette terre lyrique, c'est la constance de son azur ; parfois la lumière y paraît en elle-même parfaite et tout objet y flotte comme dans la félicité. La pensée paraît ici chose morose et ténébreuse. — Est-ce une erreur de préparer pour *L'Ermitage* un huitième livre des

(6) Durant ce voyage, Gide griffonne des feuilles de route, qu'il envoie à Ghéon en plus de ses lettres, pour le faire participer à son voyage, mais aussi avec le souci évident de ne rien laisser perdre de ses impressions.

Nourritures ? dis-le moi. Mais je ne l'écrirais qu'excellent...

Lundi, 3 h. de l'après-midi.

Il pleuvait ; que pouvais-je faire de mieux que de t'écrire après avoir longuement expliqué à Athman comment il se faisait que j'avais un ami qu'il ne connaissait pas encore. Puis las et sans valeur je suis allé dormir (ou faire semblant, car ici le vacarme est tel qu'on appelle dormir rester tranquille en s'efforçant de ne plus penser). A présent le ciel est de nouveau splendide ; l'air est doux, chargé de senteurs, pas trop chaud ; le soir je supporte mon manteau d'hiver. — Hier j'ai trouvé ta lettre à la poste ; ç'a été un événement ; j'ai dû attendre d'être seul et loin pour la lire, et je l'ai lue tout en marchant ; puis aussitôt j'ai commencé de t'écrire ; ce qui me faisait le plus de plaisir, c'est de penser à ta visite chez Pierre L. (7) et chez Rouart. Te voilà donc bien et dûment entré dans la ronde de mes amis. N'est-ce pas que ce que fait Pierre est d'une santé et d'une vigueur admirables ?

A Marseille j'ai revu Jaloux ; exquis, mais tout tendresse et réception, son charme vient beaucoup de ce que l'on sent qu'il vous aime ; grand lecteur de teæ vers ; nous avons assez longuement parlé de toi.

A Aix, où j'ai passé presque un jour, j'ai déjeuné chez Gasquet (8) avec Lafargue (9). Lafargue, très discret, m'a plu à force de ne pas me déplaire ; Gasquet est d'une belle exubérance ; ensemble nous avons ri comme des simples ; je les ai ramenés à Marseille, où après avoir dîné avec moi ils ont résolu d'attendre le lever du jour dans les rues, les brasseries et autres lieux. Vers minuit, je les ai laissés. — Je regrette que nous n'ayons pas vu Gasquet à Paris ; il était très peu fait pour les Naturistes (qui somme toute l'ont embêté), et très fait pour Griffin et nous au contraire ; et lui-même me l'a dit et redit. — Nous avons beaucoup parlé du Naturisme : je crois que les actions de Bouhélier ont beaucoup baissé.

(7) Pierre Laurens.

(8) Joachim Gasquet (1873-1921) est un des chefs de file de l'"École d'Aix". Il est le poète des *Chants séculaires* (1903), des *Hymnes* (1918), des *Chants de La Forêt* (1920) et le fondateur de *La Syrinx*, petite revue littéraire qui paraît irrégulièrement.

(9) Marc Lafargue est, comme Ghéon, un des défenseurs du vers libre.

Au revoir, vieux. Cette lettre va te décevoir, raisonneuse, sentimentale, et pas joyeuse pour deux sous ; je veux te l'envoyer bien vite, puis aussitôt en commencer une autre de lumière, de chaleur et de vie. Dans celle-ci je me débarrasse de mes nuages. — Au revoir. Ma femme te salue amicalement et envoie comme moi à ta mère et à ta sœur ses lointains souvenirs et ses affectueuses pensées.

Ton aîné

André Gide

Tâche de trouver pour tes lettres des enveloppes de papier un peu plus fort : celle-ci m'est arrivée presque ouverte, tant le papier était usé sur les bords.



(Avril 1899.) (10)

Mon "Camarade",

Tu l'as dit, j'aime répéter ce mot ; il dit tout ce que j'ai perdu en toi, tout ce que je passe mon temps à regretter. Ah ! ne parle pas de ma "jeunesse", je ne l'ai qu'à cause de toi ; depuis que tu es parti, ma vie est entièrement changée. Quand je sors, je me demande pourquoi, les lieux que nous fréquentions ne m'attirent plus. Je me confine presque dans une volonté de travail continu qui trompe ma grande solitude. Je suis soudain devenu très sérieux, et je ne puis te parler de mes joies... même pour regretter que tu ne les partages pas, je n'en ai plus que de futiles. Nous nous sommes trop habitués l'un à l'autre. Je te l'ai écrit. Ta lettre était la réponse que je souhaitais, elle a même dépassé mon espoir. Je sens le lien d'amitié qui nous unit douloureusement, et vraiment j'oublie que ta bonté eût pu me faire partager les joies du voyage, pour ne songer qu'au plaisir que j'aurais eu à me trouver encore avec toi — n'importe où...

Oh ! mon ami ! en apprenant ton délicieux projet — hélas abandonné — je me suis réjoui de n'avoir pas été tenté. Maintenant tout cela est loin comme un rêve. Je me dis : "Je pourrais être à Tunis !" Et tu te figures tout ce que j'imagine, je sens presque les poèmes que j'y au-

rais écrits (11). Mais c'est un jeu, et je ne regrette rien. Car j'aurais dû résister... Ma mère n'est pas encore assez bien portante pour ne pas souffrir trop de mon absence. La maison eût été bien triste pour ma sœur. Je ne serais pas parti, malgré ma mère, car, dit-elle, elle n'aurait pas voulu me priver d'une si extraordinaire joie. Je crois en notre étoile, et qu'elle te ramènera plus près de moi, plus intime s'il se peut — bientôt. Je n'y veux pas songer, cela me semblerait trop long.

Oui, ta lettre m'a bouleversé ; c'est la première fois que l'on m'écrit ainsi et vraiment tu auras été mon premier ami. La correspondance est une chose précieuse, elle permet d'écrire ce qu'on ne dirait pas, par pudeur, car il est difficile de s'avouer trop lyriquement l'un à l'autre face à face. Ainsi ton voyage aura été comme un rapprochement ! Quand je remonte dans le passé, je cherche en vain une époque où je ne t'ai point connu, cela me semble impossible ; ma vie date du jour de notre intimité. Mon aîné (12) ? en art certes, non en sentiments : je te le répète, c'est à toi que je dois d'être jeune.

Toi parti ! qui voir ? Griffin (13) seul m'offre une amitié douce — bien différente de la tienne. Celui-là est bien un aîné, je lui ai comme un respect de disciple, et tu ne saurais en être jaloux. Je le vois le plus que je peux. Nous sommes allés ensemble aux deux derniers concerts Géloso. Vraiment, il sent. Le dernier nous a bouleversés. Ah ! ce seizième quatuor, lugubre, résigné, macabre, plein de la conscience de la mort : nous en avons pleuré, silencieux. Il t'aurait fallu, là. C'est plus que de la musique, après le XV^{ème} qui est toute la musique... (14)

(11) Ghéon a déjà publié, aux éditions du Mercure de France, deux recueils de poèmes d'inspiration naturiste : *Chansons d'aube* (1897) et *La Solitude de L'Été* (1898).

(12) Ghéon est de six ans le cadet de Gide.

(13) Henri Ghéon considérera toujours Francis Vielé-Griffin comme son maître en poésie, et c'est à lui qu'il a consacré son premier essai de critique littéraire dans *L'Ermitage* : "Du poète Francis Vielé-Griffin" (septembre 1896, pp. 136-45). Ce fut le point de départ d'une très longue amitié que fondaient de profondes affinités : de tempérament extraordinairement combatif tous les deux et amoureux du paradoxe, ils partageaient surtout la même joie de vivre.

(14) Ghéon consacrera le mois suivant deux longues pages de sa *Lettre d'Angèle* aux XV^{ème} et XVI^{ème} quatuors de Beethoven (*L'Ermitage*, mai 1899, pp. 392-4).

En somme, voilà ma vie ; il a fait froid, je suis peu sorti, puis le printemps depuis deux jours renaît, je commence à admirer Paris, comme avec toi. Mon oncle est arrivé et m'offre quelques distractions. La politique m'inquiète ; les chambres réunies subissent une terrible pression gouvernementale. Tu seras là pour le dénouement, j'espère (15).

En attendant, je ne sais rien de ta vie, ta lettre qui m'a ravi, tu sais pourquoi, par un autre côté m'a déçu. Je me figure mal l'emploi de ton temps, et c'est un de mes amusements les plus précieux dont tu me privas. Le fait de savoir où tu m'écris, quel jour, à quelle heure, m'épanouit ; je crois y être. Dis-moi ce que tu fais, où tu passes, où tu comptes aller et si tu travailles. Je crois bien qu'il faut continuer *Les Nourritures* ! *L'Ermitage* en réclame un long morceau pour le numéro de Juin ou de Juillet (16) ; celui de Mai est fait ; on espère cependant quelque *Lettre à Angèle*. Songes-y bien ! Il ne faut pas que soient perdues les précieuses notes de ton voyage ! Ce sont tes poèmes de circonstance.

J'écris *Le Pain* (17), le 3^{ème} Tableau est fini, je suis au milieu du 4^{ème}, le tableau central, il me donne beaucoup de peine. M^{me} Bourre (18) s'orne et se complique. J'ai un nouveau sujet de roman — fort nietzschéen, qui clot ma campagne contre la bonté : *L'Impitoyable*

(15) Il s'agit de l'Affaire Dreyfus, qui occupe une grande place dans leurs préoccupations. Ils sont, tous les deux, dreyfusards convaincus.

(16) Gide donnera des *Lettres à Angèle* pour les numéros de juin et de juillet 1899, mais aucune suite aux *Nourritures* pour l'instant. Dans le numéro de mai 1899 paraît *Mopsus*.

(17) *Le Pain*, "tragédie populaire en 4 actes et 5 tableaux", est la première pièce écrite par Ghéon. C'est une œuvre purement lyrique. Elle sera achevée au début de l'été 1899, mais ne sera jouée que le 8 novembre 1911 au Théâtre des Arts, et publiée par les Editions de la N.R.F. en 1912.

(18) Madame Bourre est le personnage central du premier roman de Ghéon : *La Vieille Dame des rues*. Le roman parut d'abord en feuilleton dans *L'Ermitage* (juin à décembre 1899) et ne sera publié qu'en 1930 aux Éd. Flammarion. Le roman fut particulièrement apprécié des lecteurs de *L'Ermitage*. Ainsi Jacques-Émile Blanche écrivait à Gide : "Dites donc à Ghéon que sa Vieille Dame des rues fait se rouler une société de personnes distinguées. Les numéros nouveaux de ce feuilleton sont attendus avec impatience." (Lettre inédite, octobre 1899).

(19)... le Monsieur qui se bâtit une superbe vie sur une nécessaire cruauté. Je t'en parlerai plus longuement une autre fois, il vient seulement de naître.

Ce que tu me dis de Jaloux et de Gasquet me ravit ; j'aurais aimé les voir.

J'espère que M^{me} Gide jouit en bonne santé des enchantements de l'Afrique, envoie-lui mes affectueux respects, ainsi que les sincères amitiés de ma sœur et de ma mère, dont tu prendras ta part. Ma mère n'a pas eu de crise depuis ton départ, elle te le doit un peu, le calme semble revenir. Mais tu n'es pas là et pour moi je le déplore : mais qu'y faire, sinon t'embrasser de loin, fraternellement.

Ton

Henri Ghéon



16 Janvier 1916.

Mon bon vieux,

La belle Bible (20) ! Je ne saurais te dire quel plaisir elle m'a fait ! Je danse tout le jour avec les Pionniers ! quelle allégresse ! quelle splendeur ! Comme je suis heureux de la tenir de toi ! J'ai trop longtemps méconnu la qualité religieuse de ton âme. C'est elle qui explique tout, tout le meilleur. Cher vieux, je conçois tes scrupules à m'envoyer la traduction de Segond : mais, outre qu'il y a cas de force majeure, l'autre n'existant plus tant que les Boches seront à Louvain, crois-tu que je ne sais pas entendre la parole du Christ partout où elle résonne, et me crois-tu capable de me détourner de quiconque l'entend et fait un effort pour l'entendre ? Je crois trop *malgré tout* à l'universalité de l'église, sinon présente, du moins future, pour prononcer dans mon ardeur de néophyte d'impitoyables exclusions... Tout seindra et tout s'éclairera un jour. Je suis entré résolu-

(19) *L'Impitoyable* ne verra jamais le jour.

(20) Henri Ghéon, alors au Front et tout récemment converti, a demandé à Gide de lui envoyer une Bible. Gide s'est aussitôt mis en quête d'une Bible catholique, la Bible Crampon ; mais, n'en ayant pas trouvé en magasin, il a dû se rabattre sur une Bible protestante, celle de Segond, dont il envoie à son ami un exemplaire de luxe et d'occasion.

ment dans le christianisme catholique, qui a abrité mes parents, mais j'ai d'autres frères chrétiens. Ils ne me séduiront pas, mais, tels qu'ils sont ou paraissent être, je les aime. — Si tu savais comme je vis ! je suis stupéfait de ma chasteté. L'humilité, voilà la vertu difficile. Je pense trop, peut-être. Mais, hélas ! je ne peux pas faire que tout mon passé ne soit pas. Il faut le liquider, en prenant garde de ne pas toucher aux vertus acquises, que Dieu même m'en voudrait de sacrifier. Tout ce que j'ai aimé repasse devant moi ; je le pèse aux plateaux d'une nouvelle balance : je reconstruit ce que ma rénovation semblait avoir ruiné, mais sur un autre plan. C'est une tâche énorme, mais nécessaire. Je m'étonne que les parties disjointes retrouvent si aisément leur place dans le tout. Travaille bien, cher vieux, c'est ta manière de prier. Je suis à toi, fraternellement.

Henri Ghéon

Bonnes amitiés à ta femme.



19 Janvier 1916.

Cher ami,

Du fond du cœur je te remercie de m'écrire ainsi. Ton amitié manquait à toute cette partie de ma vie — manquait à ce point que souvent je doutais si je m'en saurais passer — et pourtant je sentais que je m'arrêtais à mi-route et que rien n'était fait si je ne faisais pas un peu plus.

J'aime ce que tu me dis, et surtout que ce soit toi qui le dises. Mais le rediras-tu demain ?

La guerre religieuse de demain, que je pressens inévitable, ce n'est pas entre protestants et catholiques qu'il faut la laisser se déclarer ; non plus même qu'entre croyants et athées ; mais entre païens et chrétiens. — Il ne faut pas souffrir, mon ami, que la lutte s'établisse sur un autre terrain, sur un autre plan que celui-ci.

Au revoir. Je relis en pensant à toi, avec toi, le chapitre XV de l'Év. de Saint Jean. Il n'y a pas plus de lumière (21).

(21) Cf. *Journal 1889-1939* de Gide, p. 528, aux dates des 18 et 19 janvier 1916. *Numquid et tu...?* exprime l'inquiétude religieuse de Gide pendant cette période, inquiétude dans laquelle Ghéon eut sa

Oui, je sais bien... je me refuse à croire aux intercessions particulières... Tout de même, prie pour moi, mon ami, afin que je ne sois pas "jeté dehors".

Adieu — toi qui m'as devancé — "que ta joie soit parfaite" (Jean XV,11).

A. G.

J'ai relu ces derniers jours d'anciennes lettres de Dupouey, et d'autres plus récentes... Il y en a d'admirables.



13 Décembre 1917 (22).

Cher vieux,

Si j'étais vraiment ton ami, non un complaisant camarade, sais-tu ce que j'oserais faire ? Non seulement prier pour toi, ce que je fais chaque jour avec plus de larmes, depuis que j'ai reçu ta lettre et que je mesure l'abîme où tu dis trouver ton bonheur, mais te morigéner a-

grande part d'influence. Mais Gide ne suivra pas longtemps son ami dans la voie d'une orthodoxie insupportable pour lui.

(22) Voici la lettre que les historiens de Gide ont voulu rendre responsable de la révélation apportée à Madeleine de la vie aventureuse de son mari. L'incident est connu : Madeleine a ouvert une lettre de Ghéon adressée à son mari — "geste inconcevable chez elle dans d'autres circonstances", écrit Jean SCHLUMBERGER (*Madeleine et André Gide*, p. 178). Mais elle est impatiente d'être rassurée sur le compte du vieil ami qui se trouve au Front dans une zone dangereuse. "Et par malheur elle serait tombée sur des phrases qu'il eût mieux valu pour sa tranquillité qu'elle ne lût pas." (*Ibid.*)

En réalité, cette prétendue révélation ne pouvait apporter à Madeleine qu'une confirmation de ses craintes très précises. La Correspondance André Gide - Henri Ghéon nous montre que c'est au moins dès le mois de mars 1905, et sans doute bien avant, que Madeleine a deviné les goûts de son mari.

La date aussi de cette "indiscrétion" était controversée. Elle ne se situe pas en 1916, comme l'affirme Daniel MOUTOTE (*Le Journal de Gide et les Problèmes du Moi*, P.U.F., 1968, pp. 345 sqq.), mais en décembre 1917 : cette lettre est, en effet, la plus éloquente de toutes celles de Ghéon à Gide au sujet de leur vie de dissipation commune ; à moins qu'on ne suppose que Gide ait fait disparaître la lettre incriminée — supposition bien gratuite, quand on songe à tant de lettres autrement compromettantes de plusieurs de ses amis qu'il a toujours gardées au fond de ses tiroirs...

vec la véhémence d'un prophète et te remettre sous les yeux telles paroles du Christ dont la lecture seule te ferait frissonner de honte... J'ai deviné ce qui se passe, il ne faut pas être grand clerc... Si des athées en sont gênés, qu'en dira un chrétien ? "Si vous scandalisez un seul de ces petits..." Mais non, je me tairai. Je ne suis que ton camarade... Je t'aime trop encore, même dans le mal, et j'ai trop, moi-même, à rougir en revivant notre commun passé. Il a trop encouragé ton présent pour se reconnaître le droit de blâme ; quand je m'adresse à toi, c'est lui qui parle, malgré moi. — J'ai bien d'autres reproches à me faire, pour des manquements plus récents ; le principal est de ne t'avoir pas aidé comme je l'aurais dû par mes lettres et mes prières, à ce moment d'inquiétude où tu allais peut-être échapper à la "possession", où tu cherchais dans l'Évangile une sortie... Je n'ai rien fait — et je comptais trop sur la grâce qui m'a accoutumé à ces bienfaits immérités — j'ai mal prié et tu as mal cherché. Tes sincères efforts, l'événement les juge ; on ne trouve pas le Christ tout seul, par une opération de la raison. Il faut le lire comme ceux qui depuis des siècles le lisent... Il y a une clé, une seule, qui ouvre tout, et elle n'est pas personnelle. Tant que tu t'en remettras à toi-même, comme Tolstol, comme d'autres, tu échoueras. — Tu me parles de ton bonheur et du mien. Il s'agit bien de bonheur aujourd'hui ! Il s'agit de salut, salut du pays et salut des âmes ; le mot d'ordre est : servir ; celui qui ne sert pas, dessert : c'est ce que j'appelle pécher... Hélas ! sur quel terrain te rejoindrai-je, moi qui suis décidé à n'écrire plus une ligne qui ne soit utile à quelqu'un, à ne me résigner à la littérature pure que comme un pis-aller pitoyable. Oui, nous causions de tout, jadis, c'est chose aisée quand on s'entend d'avance sur le principal. Que tu le veuilles ou non, le principal, alors, c'était les sens et notre fantaisie, le droit de disposer du monde à notre gré et au besoin de le refaire à notre image. Dire que j'avais commencé d'écrire un livre (23) pour rallier le monde à la cause de mon péché ! Quand on voit ça de loin, ça nous paraît moins odieux que ridicule. Je ne veux plus désor-

(23) Il s'agit de *L'Adolescent*, dont Ghéon avait à plusieurs reprises fait la lecture à Gide et à ses amis, avant sa conversion (cf. *Journal* de Gide à la date du 19 novembre 1907). Il ne reste de ce roman que les 96 premières pages. Au bas de la dernière page, cette note écrite de la main de Ghéon : "Aujourd'hui 21 mars 1919, le reste de ce livre a été brûlé comme indigne et mauvais. Gloire à Dieu ! H.G."

mais émouvoir les hommes que selon la règle commune et pour le bien commun — ce qui n'exclut pas la pitié. — Ne seras-tu pas là pour refaire une France, auprès de moi, si Dieu me le permet?... Sans cette "possession" (24) qui pèse sur toutes tes pensées, je te sens animé des mêmes humbles ambitions que moi. Toi, tu n'y parviendras que par à-coups, sans cesse gêné dans ta marche. Ma route à moi est toute droite, et je n'aurai pas de mal à lui donner tout mon élan et tout mon souffle. Tu m'envieras. Resteras-tu ce "perdu" et ce solitaire? L'heure n'est plus aux destins séparés. — Excuse-moi, voilà que malgré moi je prêche... Je suis encore tout chaud de mon livre, auquel j'ai mis hier le point final. Il s'agit du premier, "mon témoignage". Je ne dirai pas que j'en suis content, il est tel que je l'ai vécu. Je pense te le lire en février, et je me promets de la joie à entendre Shakespeare me répondre en prenant ta voix. (Copeau m'a lu, à mon dernier passage, son début du *Conte d'hiver* qui est stupéfiant. Je sais qu'il est bien arrivé, mais je n'ai pas d'autres nouvelles. Quant à Rivière, le Front dresse un mur entre nous.) — Où en est ta préface aux lettres de Dupouey (25)? Peut-être devrais-tu attendre pour l'écrire de connaître mon livre (26), afin d'éviter que certains passages ne fassent double emploi; il y aurait encore une solution plus simple, c'est qu'il n'y fût pas du tout question de moi: 300 pages sur notre rencontre, cela suffit!... Que te dirai-je encore? C'est grâce à notre repos prolongé sur un point du Front, neuf pour moi, et où on ne dirait pas que c'est la guerre, que j'ai pu mener à bien mon travail... J'ai une bonne chambre et un poêle, et me voici déjà lancé dans ma confession politi-

(24) Pour Ghéon, comme d'ailleurs pour Francis Jammes et pour Claudel, Gide est alors la victime d'une sorte de possession diabolique. Voici quelques lignes de Ghéon à Jammes sur ce sujet: "Je ne puis prendre mon parti de l'abandonner au "démon"; tu sais peut-être qu'il croit au démon; mais il y croit pour le mieux fréquenter. Plus je l'examine, plus je suis persuadé que c'est un cas de possession, et nos raisons n'y feront rien si nous ne les étayons de prières." (Lettre inédite, Orsay, 1^{er} mai 1919.)

(25) Gide est en train de préparer l'édition des Lettres et des Essais de Pierre-Dominique Dupouey. Le livre paraîtra aux Éd. de la N.R.F., avec une préface d'André Gide et une introduction d'Henri Ghéon.

(26) *L'Homme né de La Guerre. Témoignage d'un Converti* (N.R.F., 1919).

que (27)... L'inculpation de Caillaux va me stimuler. A Dieu, mon vieux. Pardonne-moi encore — comme je te pardonne. Fortes amitiés à ta femme. Je suis toujours, ami ou camarade,

Ton

Ghëon



Orsay, 9 mai 1920 (28).

Mon pauvre vieux,

Comme tu me connais mal ! La littérature catholique est assez riche pour n'avoir pas besoin de s'annexer "malhonnêtement" des chefs-d'œuvres. Tous les Shakespeare du monde n'approcheront jamais des splendeurs de la Liturgie par exemple — je songeais à toi en y assistant cette année — de l'office du Samedi Saint. Dans l'espèce, ton reproche tombe à côté. C'est à Copeau que je dois la révélation — récente — du christianisme de Shakespeare. Au cours des répétitions du *Conte d'hiver*, il n'a cessé d'insister devant ses interprètes — et un jour devant moi — sur le sens profondément chrétien de la pièce. Avoue que, s'il se trompe, je suis excusable de me tromper. Sans y songer auparavant, j'avais cependant constaté que, depuis ma conversion, je me sentais tout à fait chez moi dans Shakespeare — comme je ne m'y sens plus guère dans Racine (que je continue d'admirer et peut-être même de préférer). J'en ai causé avec Copeau, qui me parla dans le même sens du *Roi Lear*, et je viens de relire *Macbeth*. Entendons-nous bien : je ne dis pas que Shakespeare croyait, je n'en sais rien, ni que son œuvre est dans l'ensemble chrétienne. Je dis qu'on y respire un air proprement catholique, qu'elle est nourrie du Moyen Age, tout autant et plus que de l'humanisme de la Renaissance, et que nul n'est plus éloigné du sens païen. Malgré Shakespeare, c'est possible. Mais je ne m'aviserai pas de dire la même chose de Goëthe, qui aurait

(27) *L'Homme né de La Guerre* devait comporter un second tome, qui aurait eu pour titre *Politique d'abord. Examen de conscience d'un citoyen catholique*. Il est resté inachevé : seuls les cinq premiers chapitres en ont été soigneusement rédigés.

(28) Gide parle de cette lettre de Ghëon dans son *Journal* à la date du dimanche 16 mai 1920, p. 682.

pu s'efforcer toute sa vie au christianisme sans y parvenir jamais ; quand à *Œdipe* et *Prométhée* il j'y trouverais à la rigueur un "pressentiment" ; dans Shakespeare, c'est un héritage. Pour le reste de la littérature imaginative anglaise, j'accorde tout ce que tu voudras, qui, du reste, ne prouve rien. Hélas ! mon pauvre vieux, comment veux-tu qu'un certain silence n'ait pas tendance à s'établir une fois pour toutes entre nous. Nous ne vivons plus sur le même plan. (Tu ne me reprocheras tout de même pas d'abuser envers toi du prosélytisme !) — Ne pouvant prêcher, je me tais. Le Ghéon que je fus et que tu regrettes, je l'abomine : c'est peu dire, je le vomis. Et quant à mon amié, qui n'a jamais été plus fraternelle, comment veux-tu qu'elle souhaite pour toi autre chose que ce que je considère comme le plus grand bien, le seul, comme "l'unique nécessaire" ! Je n'ai donc qu'à prier : je ne m'en prive pas. — Il y a autre chose que j'oserais te dire. Au point de vue de ta production. Je ne puis plus lire une page de toi — une de celles de *La N.R.F.*, par exemple, que je lisais justement ce matin, et Dieu sait si la qualité en est de tout premier ordre ! tu n'as rien écrit de meilleur — sans me lamenter intérieurement sur ce fait : que, étant le *grand écrivain* que tu es, tu n'as pas encore fait une grande œuvre, celle que tu nous dois, que tu te dois. Tout cela est curieux, infiniment rare et subtil, suave, chantant, merveilleux. Ce n'est pas grand : ce n'est pas à la taille de l'homme. Ton personnage te fascine, Lafcadio ou un autre, c'est toujours toi. Tu n'es pas guéri du "je" comme le souhaitait ce pauvre Wilde — et c'est ce jour-là seulement que tu verras le monde comme il est, l'œuvre d'art comme elle doit être, extérieure à l'homme, informée, animée, par quelque chose de plus fort qu'elle et que lui ; de plus fort que le "je" : je veux dire une *loi*. La loi esthétique ne peut suffire, même à une œuvre d'art. Ta pensée est *sans loi* et s'épuise à en chercher une. La pire vaudrait mieux qu'aucune. Lorsque tu écrivais *Philoctète*, tu étais plus près de la vérité et de la grandeur qu'aujourd'hui. En un mot, il faudrait *sortir*. Je sais (ou du moins j'en ai peur) que tu ne tiendras aucun compte de l'adjuration que je t'adresse. Je sens que mon devoir est de te l'adresser aujourd'hui. Pardonne-moi. Mais je t'embrasse. A bientôt.

Henri Ghéon

P.S. Dans la phrase que tu rappelles, je songeais plutôt à Rivière. Il est fâcheux que tu en fasses état pour t'"enferrer"... Je ne dirai plus rien.

ANDRÉ GIDE

(FIN)

par

HENRI GHÉON

Cependant, à l'époque de la crise d'intellectualisme qu'il traversa, il s'exprimait plus dogmatiquement en des traités. Il voulait satisfaire ainsi un besoin de prosélytisme qu'il tenait peut-être de sa religion, peut-être aussi de son caractère passionné, qui avait, un jour, posé en règle morale ce principe : "Il faut manifester." A ce titre, les *Traité du Narcisse* et *du vain Désir* sont intéressants. Or, à les bien prendre, ces Traités ressemblent en partie à des poèmes. Ils disent un mythe ou une aventure, puis ils l'expliquent ; et le récit de *La Tentative amoureuse* est un morceau poétique très vivant et très savoureux, plein de tendresse et de fraîcheur, et la légende de Narcisse est contée d'une façon charmante et très imagée. Mais dès que nous abordons la partie explicative de ces livres dogmatiques, nous découvrons un Gide inconnu encore, celui qui écrira plus tard *Paludes*, celui qui a déconcerté les esprits que sa sincérité et sa grâce avaient pu séduire d'abord, un Gide ironiste. Imprégné de philosophie, malgré tout le désir de s'exprimer et de persuader ses lecteurs, il n'a pu se résoudre à dogmatiser froidement. Cet esprit d'ordre, aux apparences parfois de directeur de conscience, d'ascète et de puritain, répugne cependant au rôle de prédicant. Même dans les périodes de sérénité intellectuelle absolue, la sensibilité a joué le rôle effacé mais réel d'une modératrice, et quand il s'est agi de donner des théories, le dogmatique pur est devenu un ironiste, il a fait sa science facile et attirante en la présentant avec un sourire et son enseignement familier a séduit comme une chose nouvelle,

dans un temps où ceux qui pensent s'isolent bien haut et, graves, pontifient. Aussi avec quelle désinvolture il traite la légende de Narcisse, et comme il se joue des idées pourtant si sérieuses qu'il veut y présenter ! Dans cet opuscule en particulier le sourire est très discret ; il est sous chaque mot, dans le ton, dans la liberté surtout du développement, et soudain avant de fermer le livre, le lecteur candide lit la note finale :

"B. Relire la note A."

Et il s'aperçoit que sans doute on se moque de lui, et se fâche. Il ne sait pas que l'auteur est sincère et que cette duplicité n'est qu'une manifestation de son harmonie intellectuelle. André Gide considère les choses sous de si multiples aspects qu'il ne peut s'empêcher d'y trouver parfois une contradiction, et le rire consiste en cela seulement. C'est ainsi qu'écrivant *La Tentative amoureuse*, il s'aperçoit qu'il parle de lui-même, non de Luc, et sincèrement, en homme qui ne veut rien cacher, il le constate tout haut, entre parenthèses, comme en un badinage à l'oreille de sa compagne. Chaque doute de son esprit est l'occasion d'un aveu, que les lecteurs habitués à des livres de pensée uniforme ne comprennent pas, mais qui augmente le prix de sa sincérité. "Je dis cela parce que moi j'y songe, je crois qu'il devait y songer..." C'est d'une ironie philosophique simple, sans presque de subtilité, celle qui s'éploiera dans le dernier *Traité*, plus considérable et plus vivant : *Paludes ou le Traité de la Contingence*.

Tandis que *Narcisse* et *La Tentative* avaient été écrits plus spécialement dans un but didactique, *Paludes* fut conçu dans une intention purement satirique.

André Gide n'a voulu étudier la contingence que pour en faire ressortir la médiocrité et la monotonie ; à ce compte, ce livre tient à la fois du *Traité* et de la confession, et il est le dernier effort intellectuel où l'âme, comme nous l'avons vu à propos de son histoire philosophique, secouera l'intellectualisme lui-même, pour surgir uniquement adorante et nue. Aussi la personnalité d'André Gide s'y révèle presque entière, et ce livre tient le milieu entre les deux ordres d'ouvrages que nous avons étudiés. Il semble que l'écrivain ancien ait conçu d'abord *Paludes* comme un long poème analogue au *Voyage d'Urien*, où la vie monotone de Tityre dans son champ marécageux eût été racontée, comme les étapes des passagers de l'Orion, sous des couleurs symboliques harmonisées, pour une œuvre d'art achevée et parfaite. Il eût fallu, dans l'ambiance descriptive imaginée par l'auteur, créer

un élément de tristesse et de révolte, et parmi ces symboles Tityre est été un beau type d'art éternel, provoquant l'horreur de la médiocrité par des moyens purement poétiques. A cause de son esprit critique qui perçait déjà dans les *Traités*, et dans ces vers badins d'ironie si fine qu'il plaçait à la fin du *Voyage d'Urien*, comme pour en démentir tout le livre, Gide a voulu faire une œuvre plus directe, plus proche de nous, par le besoin de se rapprocher des choses qui déterminèrent cette crise esthétique, et il a eu l'idée suprême qui dénote une souplesse et une force d'esprit absolument uniques, de présenter non point le poème, mais la critique du poème, et en ridiculisant la médiocrité de la vie, de frapper en même temps cette forme d'art qu'elle paraît engendrer, au moyen de la continuelle stagnation d'un esprit qui s'y subordonne. L'importance de cette œuvre est donc capitale, puisqu'elle touche à des questions morales et esthétiques. D'ailleurs, Gide s'étant toujours exprimé dans ses œuvres, une transformation intime de son âme entraînait nécessairement une transformation de ses vues sur l'art. Il réfute la théorie du symbole autant que celle du vain Désir, en un exemple vivant et actuel. En effet, abandonnant les masques divers, mythologiques ou idéaux, qui dissimulaient son âme, il apparaît — tel déjà qu'André Walter au temps des enthousiasmes juvéniles — dans sa fonction de penseur et d'écrivain, qui investissait de noblesse toutes ses œuvres précédentes, mais cette fois, pour en rire, et il apparaît donc dans son milieu : le monde des lettres. Et il se trouve que l'essence du symbolique *Paludes*, roman en gestation, git en ce milieu même ; et ne vaut-il pas mieux montrer le marais lui-même que son reflet, et Tityre que sa transposition mythologique ? A ces Tityres il parle de son Tityre, et ils ne comprennent pas ; de là, le comique. Et Gide se plaît à montrer ces gens peinant et pensant dans le petit cercle de leurs habitudes, de leurs fréquentations et de leurs admirations, et pris dans cet engrenage, au point qu'ils n'en peuvent plus sortir. Toute l'horreur de la vie quotidienne prévue tient dans ce livre, mais en nuances délicates et le ton reste léger et charmant. Voilà vraiment un roman de mœurs plein de qualités d'ironie forte et de rire crispé. Il vaut surtout (à titre de roman, car c'est un essai aussi, un poème, que sais-je ?) par les détails, le dialogue, les traits et une netteté de vision dans le comique qui étonne. Puisqu'il s'agit de contingence, c'est l'existence jour par jour, heure par heure, que l'auteur veut nous montrer, et tout le livre ne tient pas une semaine ; il y fait entrer le plus de détails possible, mais tous sont caractéristiques. Il rapporte des

conversations, des discussions, des agitations, toute la vanité de la pensée, puisqu'elle contribue encore à jeter un joug de monotonie sur l'existence, au lieu de la libérer et de la vivifier. Ceux-ci dissèquent leur âme, ergotent des heures sur des mots et font une tyrannie de leur raison ; tous s'agitent et se démènent au bout d'une idée comme des fantoches au bout d'un fil, et pince-sans-rire, minutieusement, André Gide les peint, les juge d'une phrase, et le plus souvent les laisse se juger eux-mêmes par leurs seules manifestations. Et il ne faut pas croire qu'il dirige tous ses sarcasmes contre les autres ; ne fut-il pas Tityre, ne l'est-il pas encore ? il tourne sa raillerie contre lui-même, car ce combat satirique est en somme surtout un combat psychologique. Complaisant, il décrit ses petites manies avec un demi-sourire intérieur ; on sent qu'il renie une partie de lui-même, qui lui est chère encore parfois, car on soupçonne par instants l'ombre fugace d'un regret ; et quand l'œuvre n'est pas d'un comique intime et profond, elle est d'une tristesse navrante. — *Paludes* doit être considérée comme une œuvre à part, elle n'a rien d'analogue dans notre littérature. Après les courts morceaux où Tityre en des sites adorables évolue, les conversations se croisent, vives et alertes, attestant un art du dialogue robuste et net ; puis ce sont des tirades philosophiques d'une liberté charmante, des aphorismes profonds, des boutades, le jeu continu d'une intellectualité qui se rebelle et qui veut dominer encore, mais qui se heurte à l'âme neuve et se brise en petits éclats d'ironie : voilà tout le secret de cette œuvre spirituelle. Cette diversité, justement, déconcerte ; on croit que l'auteur se moque et qu'il s'agit d'une gageure, faire tenir en un livre une théorie psychologique et esthétique, des poèmes, un tableau de mœurs littéraires, et quoi encore ? Car ce livre est rempli de choses que l'on découvre neuves à chaque lecture, et d'autres que l'on découvrira demain. Mais il ne s'agit pas d'un livre de sceptique : jamais André Gide n'a été si spontané, et il ne doute alors de son esprit que pour croire à ses sens. Sous la satire badine on sent le désir exaspéré d'en sortir, de s'échapper, qui gronde sourdement et ne se montre pas. Mais dans une intention de comique, Gide présente la psychologie de son héros de la façon la plus singulière ; sa révolte se traduit non par des cris passionnés, mais par des plaintes mêlées parfois de moquerie, et ses manifestations extérieures, au lieu d'éclater lyriquement, se muent en de petits travers, celui par exemple d'écrire chaque jour ce qu'il devra faire les jours suivants. Mais pour frapper davantage, il fallait cette sérénité d'expression, et ce rire cinglant semé de doutes.

Quand on veut expliquer un pareil livre, il faut toujours craindre de se tromper, et je crois que toutes les explications sont bonnes et que l'auteur a songé à chacune d'entre elles, et à aucune peut-être en particulier. Il a désiré s'amuser aux dépens de ce qui lui avait si longtemps pesé, et il a accumulé les éléments les plus contradictoires pour atteindre à son but ; parfois on ne sait pas s'il prend le parti "du contrôleur ou du contrôlé", suivant sa propre expression, peut-être des deux, car n'est-ce pas stagner encore que de s'occuper de la stagnation ? et comme Ménalque dédaignera la critique avec l'objet de la critique ! Il importe de se laisser charmer simplement par de tels ouvrages, en acceptant les assertions les plus opposées, et de se laisser bercer à cette forme charmante, si française, qui enveloppe souvent des discussions d'une logique transcendante et germanique, pour les investir de grâce ; il importe de prendre ingénument *Paludes* pour un livre de passion, et de rire quand l'auteur rit, et de pleurer quand il pleure car les phénomènes les plus divers ont le don d' l'émouvoir. On verra quel bel optimisme traverse cette satire, et que le désir de se libérer s'illumine de la conviction que la réalisation en sera prochaine... Et ne la comprit-on pas, on l'aimera quand même pour la langue délicate, très respectueuse de la tradition, rappelant celle de Montaigne tour à tour et de Rousseau, avec plus de décence encore, cette langue, fluide, discrète, sans recherche, qui répète les mots et n'en paraît pas moins pure pour sculpter des aphorismes définitifs, ou suggérer des choses sans les dire, ou les dire et ne sembler que les suggérer ; cette langue sans ornements que ceux de la pensée, grise au premier abord, puis vivante, rythmique, facile, et vigoureusement construite, quand on la regarde de plus près, cette langue si simple et si claire, jetée comme un humble manteau sur les sentiments les plus subtils et les états d'âme les plus complexes. Comme il est loin, l'artifice littéraire, raillé en la personne des poètes et des romanciers avec une telle justesse, par un écrivain qui les a beaucoup fréquentés et patiemment observés ! Comme il est loin, le symbole, dont l'auteur ne parle plus que pour s'en moquer : car André Gide a créé un art simple et spontané qui n'exprimera plus que les choses, et dans *Les Nourritures terrestres* que les formes, les parfums, les saveurs...

§

L'intellectualisme est mort, la faculté d'ironie même, qui comporte une certaine part de raisonnement, disparaîtra dans le flot de la passion ruée ; l'exaltation,

ournée vers le passé avec *Paludes* dans le but de chasser les souvenirs qui encombraient la route de l'existence nouvelle, va reprendre sa direction véritable vers les choses, au contact desquelles elle va s'accroître encore : voici un livre de ferveur, un long hymne d'amour à la face glorieuse de la Nature et de la Vie. En effet, *Les Nourritures terrestres*, malgré l'apparence, ne sont pas un roman, encofe moins un livre de philosophie, malgré que l'auteur y enseigne souvent comme un docte maître. *Paludes* déjà ne ressortissait d'aucun genre ; *Les Nourritures* nous présentent peut-être une nouveauté encore plus grande. L'affabulation du premier de ces livres, déterminé par la succession des heures du jour et des jours de la semaine, était assez facile à accepter, on avait une sorte de journal détaillé d'une vie continue, une représentation minutieuse de l'existence point trop différente de celle qui fait le sujet ordinaire des romans. Ici se suivent et se mêlent (non motivées par le même procédé de description systématique) des récits, des conversations, des notes, des chants, qui peuvent paraître décousus, mais qu'unifie, plus fortement que tous les liens d'extérieure composition, le sujet. Car tout ce livre, page par page, ligne par ligne, pourrait se résumer en une phrase ou en quelques propositions comme celles-ci :

Ne souhaite pas... trouver Dieu ailleurs que partout.

Chaque créature indique Dieu, aucune ne le révèle.

Dès que notre regard s'arrête à elle, chaque créature nous détourne de Dieu.

Donc, "ne distingue pas Dieu du bonheur et place tout ton bonheur dans l'instant". Et le bonheur de l'instant consistera à désirer une chose et en même temps à la posséder, et le désir dès lors sera une attente vague, "une disposition à l'accueil".

Attends tout ce qui vient à toi — mais ne désire que ce qui vient à toi.

Tout le livre met en action cette philosophie, il veut nous montrer l'homme dont chaque pas dans la vie est une joie, non parce qu'il ne rencontre que des choses belles et douces, mais parce qu'il sait les aimer toutes, quelles qu'elles soient. On pourrait l'appeler "l'Histoire sensuelle d'un homme", mais dans ce que cette expression peut avoir de plus élevé ; il ne s'agit pas de quelque raffinement de sensations bizarres où l'esprit a autant de part que les sens, mais d'une avidité à jouir jamais lassée, et qui exige un renouvellement continu de la

part des choses ou plutôt une assez grande richesse de désirs, chez celui qui la possède, pour qu'il puisse les projeter à chaque instant de son voyage. C'est le tableau d'une adoration infinie, sans rémissions, sans regrets, sans désespoirs, ainsi que peuvent être le mysticisme et l'ambition, mais qui trouve toujours sa pâture en la nature inépuisable. L'être neuf et nu, dépouillé de ses souvenirs, de ses vains rêves, de ce qu'on lui a appris, "désinstruit" et naïf, veut vivre enfin complètement, et il se lance à travers le monde pour le posséder et l'étreindre tout. Il chantera les richesses qu'il contient, les splendeurs qu'il déploie, les forces qu'il couve, et ce livre que le titre annoncerait plutôt objectif est le triomphe artistique du plus absolu subjectivisme, mais d'un subjectivisme sensuel, non mental. Car André Gide ne cherche pas à évoquer les choses dans leur essence, quoiqu'il découvre une harmonie dans leur plus fugitive manifestation. Il ne les connaît pas comme des archétypes à qui consacrer une œuvre enthousiaste mais impersonnelle. Il ne les considère que comme des prétextes à affirmer sa propre vie. Chaque couleur qui satisfait sa vue proclame la puissance d'amour de sa vision. — "Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée" — chaque phénomène extérieur éveille en lui une sensation qui est douce, puisqu'elle est et puisqu'elle frappe, et il perçoit par tous ses sens la caresse de l'univers à sa chair vivante. Aussi le titre de *Nourritures terrestres*, qui aurait pu s'appliquer simplement à des éclats lyriques célébrant les vergers et les pâturages, voit sa signification s'élargir encore jusqu'à embrasser tout ce qui peut frapper les sens. L'être entier a besoin d'être nourri, il se précipite comme un fauve avide sur la pâture sensuelle qu'il rencontre, et qui est les paysages, les fleuves, les jardins, la lumière, aussi bien que les boissons et les fruits. Les *Nourritures terrestres*, ce sont les satisfactions, les joies de la chair, qui contentent les faims des sens...

Nourritures ! je m'attends à vous, nourritures !

Par tout l'espace je vous cherche, satisfaction de tous mes désirs !

Et sur ce thème splendide se déroulera l'inattendu des variations et la multiplicité sonore des harmonies !

Un pareil sujet, traité directement, et de façon personnelle, eût nécessité un lyrisme continu, impossible à soutenir si longtemps, et la philosophie première qui sert de point de départ à tout le livre eût été difficilement exposée. En outre, le livre eût, peut-être, manqué de variété, et aussi de cohésion. C'est pourquoi André

Gide a imaginé une forme nouvelle, susceptible de suivre les mouvements de l'âme et de passer de la sérénité philosophique à l'exaltation lyrique, je veux dire le didactisme. Au lieu de parler bas, comme à lui-même, le héros des *Nourritures* est un homme qui, ayant vécu, raconte cette vie à un enfant dont il veut se faire l'éducateur : Nathanaël. Il lui enseigne la façon de comprendre l'existence et il lui dit comment il l'a menée ; de là tour à tour les maximes des doux entretiens et les élans poétiques des récits harmonieux. Lui-même a été élevé dans cette voie par Ménalque, et c'est encore un personnage qui servira à projeter sa pensée au dehors sous une forme vivante, et il ne se fera pas faute d'en raconter l'histoire et les discours. Puis lorsque l'émotion est trop vive pour se prêter à la forme familière, il la transcrit en de rapides notes de voyage. Ainsi chacun des huit livres qui composent cette œuvre, très différent de forme et d'essence, quoique développant toujours la même idée, semble indépendant et non motivé par le précédent ou par le suivant. Une œuvre toute en variations et en développements n'atteint jamais à l'apparence de composition qu'on demande à un roman par exemple ; celle-ci cependant est composée ; mais la composition résulte d'un mouvement de lyrisme qui va en croissant du premier chapitre jusqu'au dernier et qu'on peut aisément suivre. L'exposition est grave, calme, reposée ; elle énonce les principes sur lesquels étayer sa vie ; et celui qui enseigne dit comment il conçut ce mode d'existence nouveau, et l'éclosion à la lumière de son âme neuve ; il chante ce qui précède la possession et la jouissance : l'attente. Dès lors il dira la beauté de ces instants en général, puis il énumérera ces instants : il célébrera la lumière, les jardins, et avec Ménalque les puits, les voyages et les amours, puis les campagnes graves et les fermes, puis les sources et les boissons, les paysages, les habitations et les villes, et encore l'Algérie, le désert et les oasis qui symbolisent si bien le désir et la possession, mais cette fois la violence de la sensation sera telle qu'il ne pourra plus la dépasser, et que tout son désir éclatera en insomnies, dont l'agitation est encore du plaisir... A mesure qu'on avance, l'œuvre est de plus en plus exaltée, l'émotion de plus en plus criée, et une force entraîne le lecteur toujours plus loin.

Car après le dogmatisme harmonieux comme la parole d'un sage ou d'un antique philosophe, après les préceptes énoncés nettement et brièvement en mots frappants, l'exhortation se fait de plus en plus pressante, le poète se passionne de plus en plus pour l'idée qu'il a d'abord simplement émise, et son didactisme tressaille de toute

une vie condensée en les souvenirs de ses émotions et de ses jouissances. Et ici s'affirme comme nulle part ailleurs la puissance d'humanité d'André Gide. Déjà *Les Cahiers d'André Walter* nous montraient cette âme multiple et vibrante, laissée à elle-même et jetant sur le papier plutôt des cris que des phrases. Mais ici, si parfois règne le même désordre extérieur, c'est sous un autre jour que nous apparaît la personne humaine du poète. André Walter fut le penseur et le croyant qui cherchait encore "l'impossible bonheur des âmes", et il était le passionné domptant sa chair au profit de son cœur. Ici c'est la personne sensuelle qui se manifeste, mais sans entraves, et elle complète le portrait moral de l'écrivain. La sensibilité que nous avons déjà constatée fait place à une sensualité plus riche encore et plus affinée. *Les Nourritures* sont le plus beau livre de sensualisme qui ait été écrit et on y trouve un extraordinaire répertoire de sensations. C'est la joie de sentir le soleil sur sa chair comme une caresse, celle, ressentie un jour et notée, du rasoir passé sur la peau parmi l'écume blanche du savon chez un barbier de Naples, celle de frôler une main d'enfant, la joie de tous les vices et de toutes les ivresses. Mais jamais deux sensations ne seront semblables, elles manifestent la diversité absolue de la nature, et la dernière joie du poète est de sentir uniquement qu'il vit par cette simple contemplation.

Pourtant en chaque chose André Gide perçoit un ordre, un rythme formel qui résume l'ordre général du monde : et outre son harmonie propre il en découvre et en exprime une autre qui réside en le rapport de cette chose avec l'ambiance ; il dit tout ce qu'il l'accompagne, renforce son éclat, commente ses qualités, lui forme une atmosphère enveloppante et élargie, et la baigne d'un petit univers qui gravite autour d'elle comme des planètes autour d'une étoile immobile. Quand il chante tel ou tel fruit, il dit où on le cueille, où on le vend, et les vergers, et les rues, et son adoration va à cet ensemble de tableaux où la vertu première des fruits se projette et s'éploie. Il embrasse le monde émotion par émotion, et chacune forme un tableau et est véritablement un monde. — Mais encore à propos d'un fruit il pense aux autres fruits, à propos d'un jardin à d'autres jardins, et les diverses sensations que chacun d'eux a provoquées ne restent plus séparées en des notes d'une justesse exquise, mais se joignent, se suivent, en des énumérations éternisées qui disent tout ce que peut faire la nature d'un fruit ou d'un jardin, et tout ce qu'un homme peut cueillir et goûter. Au tableau séparé, à la réflexion jetée en passant, se substituent des hymnes glorieux, semblables à

des pages du *Cantique des Cantiques*, de lyrisme purement descriptif. Et toutes ces descriptions sont douées de vie, parce que toutes sont des émotions, et celles des jardins de tous les pays, des fermes avec toutes leurs portes sont d'une splendeur incomparable. Après le style rapide de notation, qui caractérise une chose avec un mot isolé, ce sont de longues phrases harmonieuses fortement cadencées, qui arrivent bientôt à la forme de vers. Ainsi parmi la prose sont semées des rondes et des ballades, où chaque vers ou strophe est consacré à une chose, et commence le plus souvent par : "Il y a". La pièce entière est donc d'un lyrisme spécial procédant par énumération, la forme poétique la plus proche de la vie, et il semble que le héros du livre tende de plus en plus vers cette forme. "Je voudrais être né, dit-il, dans un temps où n'avoir à chanter, poète, que simplement en les dénombrant toutes les choses." Et il ne lui est pas besoin de grand'chose pour le remplir de joie. "Il y a un grand plaisir, Nathanaël, à déjà tout simplement affirmer : 'Le fruit du palmier s'appelle datte et c'est un mets délicieux'." Mais sa sensibilité est si fine qu'il perçoit aussi les plus multiples phénomènes ; il a en lui seulement innée l'harmonie sensuelle qui groupe ensemble les apparences frappant la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, et qui divise sa vie en instants pathétiques où se trouve "concentrée la sensation de tout l'attouchement du dehors". Alors c'est la sensation de la vie pure, que rien ne peut dépasser, et c'est le but général du livre, que l'on y entende palpiter la vie, et rien qu'elle.

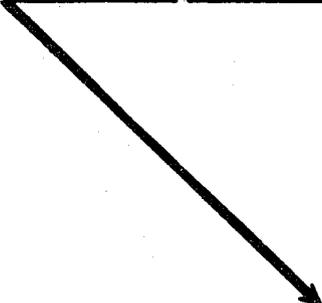
Il faudrait parler de la grâce du didactisme, avec ces phrases enveloppantes qui disent toute la tendresse du maître pour le disciple ; de la richesse de coloris qui évoque le désert et les oasis, du rythme qui reproduit la sensation avec ce qu'elle a de doux et de frénétique, et de l'esprit léger semé dans les rondes et le long des discours, et de l'ampleur des tirades descriptives... et tout le livre, car il n'est pas de ceux qu'on analyse, mais que tout simplement on lit. Après l'avoir lu on garde des phrases dans la mémoire, des strophes entières de la *Ronde de la Grenade*, de la *Ballade de tous Les Désirs*, et des musiques, et l'on constate combien le domaine de sa sensibilité propre s'est agrandi. C'est un livre d'exsaine ferveur, qui apprend à se choisir un mode de vivre et que Nathanaël jettera pour se créer lui-même un dogme. Car cette belle œuvre est une œuvre salutaire dont l'auteur écrit : "Que mon livre t'enseigne à t'intéresser plus à toi qu'à lui-même — puis à tout le reste plus qu'à toi."

Ainsi close par ce livre d'exaltation, l'œuvre d'André Gide n'est qu'une œuvre d'exaltation — intellectuelle ou émotionnelle, chrétienne ou panthéistique —, elle est l'œuvre de toutes les exaltations ; car il est bien peu des questions vitales qui inquiètent les hommes qu'André Gide ne se soit pas posée, afin d'embrasser de sa passion les diverses solutions qu'elles comportent. La spontanéité qu'il manifesta, deux fois surtout, dans son premier et son dernier livre — peut-être les plus beaux — aura eu ce caractère étrange d'émaner d'une personnalité prodigieusement consciente d'elle-même. C'est pour quoi cette œuvre brûlante a l'aspect grave, recueilli et décent qu'offrent tels livres d'un moraliste. Nul n'aura produit d'ouvrages plus divers, par une volonté de se renouveler sans cesse qui prouve bien la clairvoyance du dut, et nous ne sommes pas au bout de nos étonnements, car André Gide promet déjà des tragédies qui doivent nous surprendre encore. C'est pour cela que beaucoup ne l'ont pas compris, c'est pour cela aussi qu'il est admirable. Il offre l'exemple rare d'un type d'humanité presque complète, qui aura connu la joie des contradictions sincères et des évolutions fécondes, dont les ouvrages doux, simples, clairs et complexes sont l'éclatant reflet.

Philosophe, poète, homme, André Gide se sera avancé vers la simplicité naturelle, à travers les illusions divines de la foi et les jouissances subtiles de la pensée et ce croyant aura renié sa foi, et ce penseur sa pensée, pour la fonction suprême de "vivre". S'il n'était pas le poète exquis et sincère et le prosateur souple et harmonieux qu'on sait, la beauté de cette attitude seule, en face de la destinée, lui vaudrait la gloire précieuse du héros moral qu'il est et que ses écrits n'ont cessé de manifester.

HENRI GHÉON.

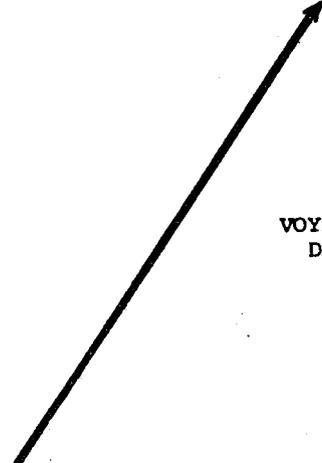
Janvier - Février - Avril 1897.



AVEZ-VOUS
PAYÉ VOTRE COTISATION
?

AVEZ-VOUS
ENVOYÉ VOTRE "POUVOIR"
POUR L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DU 29 NOVEMBRE
?

VOYEZ PAGES 4 ET 80
DE CE BULLETIN



LE VOYAGE
DU FRÈRE PUINÉ

par
HENRI GHÉON

*"Il y a beaucoup de demeures dans
la maison de mon Père."*

Évangile selon St Jean

"Rien, rien et rien."

St Jean de la Croix

On sait comment un moderne exégète, d'autant plus subtil que moins orthodoxe, un jour, s'avisa de conter, à sa façon, l'histoire de l'enfant prodigue : plus spécialement son "retour" (1).

Une série d'émouvants entretiens avec le Père, avec la Mère, avec le Frère aîné et le Frère puiné, éclairaient d'un jour contrasté la figure même de l'inquiétude. Mais était-ce bien là le prodigue, la brebis égarée, le beau louis d'or ?

Écoutons-le encore. Non, certes, il ne se surfait point. Il avoue tristement ce qui le ramène : la faim, la lassitude, plutôt que le remords et que l'amour. Il regrette les sables et les amères coloquintes... Pourtant il accepte la pourpre et ne repousse pas le quartier de veau bien doré. Mais sait-il ce qu'il veut ? Tout et justement les contraires ! et le doute et la foi ; et le repos et l'aventure. (Notez qu'aux temps païens, Hercule lui-même a choisi.) Il est, comme tant d'autres, tourmen-

(1) *Le Retour de l'Enfant prodigue*, par André Gide (Nouvelle Revue Française, 1 vol.).

té et insatiable. Jamais il ne pardonnera au monde — et en l'espèce à sa maison, à son Eglise — d'avoir une porte et des murs ; il a rêvé d'une demeure singulière où l'on serait à la fois dedans et dehors. Il partit sans durable audace ; il revient sans contrition et sans mérite. Peut-être manquait-il également de caractère pour vraiment rentrer et vraiment sortir... — Le premier acte de sa nouvelle vie achève de le peindre. Humilié, déçu, on le voit qui se venge de sa déception en débauchant son jeune frère. Ainsi le petit partira cette même nuit, reprendra la folle entreprise... qui ne peut pas ne pas manquer — et le prodigue le sait bien. Mais quoi ! si déjà on l'imite, c'est qu'il n'eut pas tout à fait tort ! Cela aussi fermera la bouche à son grand frère. — Pourtant, que dira-t-il quand il verra sa mère qu'il aime pleurer ?

Ici finit la parabole, quand justement le drame se nouait. Drame à la maison, drame sur la route. Car le nouveau prodigue maudira plus d'un coup son frère et quand il rentrera les mains vides, quel reproche affreux ! Mais non, c'est autrement que tourne l'aventure, telle du moins qu'un ermite me la conta. L'histoire que nous venons de lire et d'admirer serait celle du faux prodigue. Le vrai, celui qui revient pour de bon et à qui le désert profite, c'est l'autre, le frère puîné.

I

Donc, le frère puîné, sortant de la maison, prit la route de l'aventure. La lune à son déclin dessinait les pas du retour qu'avait laissés marqués dans le sable la brebis vaincue. L'aventureux ne regarde pas à ses pieds. Il ne songe pas à ce qu'il quitte, ni au père, ni à la mère, ni aux frères, ni à la maison. Il a le plus beau devant lui et lève la tête. Pourtant, dans son enthousiasme, sous la coupole immense des étoiles, il pria tout haut l'Inconnu, comme il n'eût pas su le faire dans sa chambre. Dans l'instant où il reniait ses plus solides amours, il sentait en lui des flots de tendresse. Il saisit à deux mains un bouleau à l'écorce lisse et, de ses lèvres, le baisa. Le tronc argenté était rose ; l'aurore s'éveillait.

Il se retourna une fois, quand il fut assez loin pour être sûr que les murs du jardin natal avaient sombré derrière la colline. Alors, il eut la plaine pour lui seul.

Aller devant soi. Être libre. Aller encore. Aller toujours. Il ne s'en lassait pas. Le sol complice s'était

fait élastique et semblait lui prêter élan comme le mythe d'Antée. Un jour entier, il marcha pour marcher, sans rien voir et sans rien entendre, surtout sans rien penser. Son pas le contentait — et la plaine la plus plaine qui fût au monde semblait se dérouler sans fin comme une pièce de drap à mesure qu'elle est tissée, pour lui, rien que pour lui... Notez qu'il eût usé ses pieds, les semelles avec la corne, à parcourir les layons innombrables entrecroisés dans l'immense parc de son père, les labours de son père vascas comme la mer et aussi les landes arides qu'on lui disait s'étendre au delà des vergers et qui étaient eux aussi du domaine. Mais il ne respirait là-bas que paresse et qu'étouffement ; du domaine il ne connaissait que le mur pour s'y percher et y rêver pendant des heures.

Le second jour, il s'arrêta et s'assit où il se trouvait, sur une pierre. La terre sans relief trzçait avec le ciel circulaire un rond parfait dont lui-même formait le centre. Il prit tout le temps qu'il fallut pour réaliser cette solitude à laquelle il avait si longtemps aspiré. Étant seul, il se sentait maître, sans égal, sans rival et, en vérité, il régnait... Sur la lande dont j'ai parlé, il eût pu régner à bon compte, au temps de sa captivité : les troupeaux de son père disposaient d'un si vaste espace que les bergers, à l'heure de la soupe, s'appelaient au son de la corne sans se voir, et il était permis au fils du maître d'isoler sa prière dans la bruyère et les ajoncs... Hélas ! si loin qu'il eût rejoint les pâtres, il eût senti encore l'ombre de la maison sur lui.

A la troisième aurore, le plateau déclinant le porta, le roula jusque dans un fond de vallée où, sous les saules gris, un gazon, bleu comme est le jeune blé, courait. Il s'étendit de tout son long, baignant ses membres las et heureux d'être là dans cette fraîcheur végétale, et, tantôt la face dans l'herbe qu'il mordille, tantôt les yeux tournés vers l'envers des feuilles et le ciel, il ne s'arrête plus de rêver, sans que jamais une voix importune lui rappelle où il est, quel il est, sa dépendance et son pays. Lui qui a tant rêvé, n'a jamais fait d'aussi beaux rêves : l'azur lui entre jusqu'à l'âme par les yeux. Il est libre aujourd'hui de ne pas formuler ce qui s'emmêle dans sa tête : toutes les pensées à la fois ! Mais quoi ? ne pouvait-il pas aussi rêver dans sa demeure ? manquait-il d'endroits frais et beaux ? et l'oraison n'est-elle pas chose infinie ?...

Une source chantait. Il a bu. Une ivresse claire que ne saurait donner le meilleur vin. Sous un prunellier, il

s'aperçoit qu'il avait faim, mais au moment même qu'il mange. Il est parti sans rien et il n'a vraiment qu'à cueillir... A la maison, on jeûnait à jour fixe et à heure fixe on mangeait. On souffrait un peu de la faim les jours de jeûne ; mais les autres jours on manquait d'appétit. Le nouveau prodigue se réjouit d'avoir découvert à la fois la soif et l'eau, l'appétence et la nourriture... Que ne faisait-il pénitence, jadis, avec autant de cœur !

Il a sommeil : il dort. On dort mieux sur la terre dure. Mais il pouvait dormir à côté de son lit, hier.

Le monde lui fut neuf, ainsi, toute une semaine.

II

Il y avait bien des arbres dans la forêt ; elle était plutôt un verger, mais gigantesque. Les arbres les plus hauts et les plus drus, toute espèce d'arbres, avec des fruits à ne pas les compter. Certes, ceux-ci n'étaient pas de première taille et on les eût vendus pour un demi-sol au marché. Ils se rattrapaient sur le nombre. Et quant à leur saveur, elle n'avait ni la plénitude, ni la finesse, ni les harmoniques superposés qu'on n'obtient qu'à la longue, à force de tailles et de greffes. Un goût franc, sans dessous, ou bien tout doux ou bien tout aigre. Sans doute, en quelque coin, on en eût trouvé de plus rares, mais, mêlés avec tous les autres, on eût dû longtemps les chercher.

Quand le frère puîné eut vécu comme un singe, d'abricotier en dattier, de cocotier en vigne folle, et qu'il eut à peu près épuisé tout le jeu des fruits, non sans se rabattre parfois sur un fenouil ou une carotte, tout à coup son désir, jusque-là intégralement disponible, se polarisa vers une idée fixe, qui, remarquons-le bien, ne lui appartenait pas en propre : un autre l'avait mise en lui. Mais l'idée fixe emplit à ce point notre personne que rien à celle-ci ne paraît aussi personnel : elle devient la personne même... En un instant, l'enfant capricieux devint le seul désir de la seule "grenade amère", celle-là, point une autre que lui avait rapportée le porcher, de "ce petit verger abandonné... qu'aucun mur ne sépare plus du désert". Pour ce fruit, sans doute atroce au palais, il eût donné toute la forêt délectable. De fait, il ramassa son bâton et il partit.

Il mit longtemps à trouver la "grenade amère". A peine avait-on quitté la forêt que, toute ombre cessante, on marchait vers la roche rouge d'un plateau calciné, creusé de cratères géants. Le vestibule de l'enfer n'eût pas été

pavé de pierres plus dures. Il faisait grand soleil et le soleil semblait ne quitter jamais le zénith. Sans cesse il fallait monter et descendre. Pas une source, pas une baie et pas même un brin d'herbe sèche à mâcher... L'enfant rendait toute l'eau de son corps, il butait, tombait et saignait... et pourtant il n'avait jamais ressenti tant de joie. Songez donc : il avait un but. La netteté du but décuple la force de l'homme ; elle le lave des contradictions inquiètes qui obscurcissent son regard et ne l'aveugle plus que sur le risque, la souffrance, sur la déception. Ainsi, au bout de l'horizon, chaque fois qu'il escaladait la lèvre d'un nouveau cratère, le jeune vagabond voyait au loin la grenade pendue comme la lune pourpre à son lever — puis il trébuchait dans le trou.

Maintes fois, le verger promis, un buisson de feuilles cuivrées au bord d'une source secrète — tel, du moins, l'imaginait-il — offrit son apparence et tout aussitôt s'effaça. Il fut successivement un puits comblé sous une souche pourrie, le mur écroulé d'une porcherie, ou un dolmen funèbre, ou le jet boueux d'un geyser. Il fut plus souvent un mirage, mais l'enfant ne se lassait point. Et celui-ci aima sa soif, aima sa faim, aima ses plaies, comme son désir même... Enfin, le verger se montra.

Plus chétif, hélas ! plus terne, plus sec que ne l'imaginait le pèlerin en veine de macération et de misère : un fagot portant un seul fruit. Et, loin de ressembler à la lune levante, la grenade était verte comme une noix. Mais, les yeux brillants de plaisir, enfin payé, l'enfant osa porter la main sur elle.

Que lui importaient sa couleur, sa maturité, sa saveur ! Il avait trop peiné à sa poursuite pour n'être pas fermement décidé à la trouver et belle et mûre et bonne — et la plus belle et la meilleure. Il brisa donc l'écorce et mordit au cœur des grains noirs. Telle était sa soif et telle sa faim, qu'amère comme l'aloès et spongieuse comme la mousse des arbres, la grenade versa en lui une douceur qu'aucun des fruits aigres et aqueux de la forêt ne lui avait de loin procurée. Il sentit sa langue rôtie s'humecter de miel, la sueur sécher sur ses membres, la cuisson de ses plaies s'éteindre et l'aise rentrer dans son corps. Et comme il bénissait Dieu malgré soi, les pieds posés au creux de la source tarie, sous la pauvre ombre du fagot, soudain, quittant le fruit — il faut décidément qu'il se méfie de la mobilité de ses pensées — il s'arrêta pour rechercher dans sa mémoire quels fruits déjà connus celui-ci lui rappelait. Aucun, absolument aucun. Mais la grenade amère et douce fit lever

sourdeusement et traîtreusement le souvenir de son contraire, le parfum vraiment délicat des raisins, des pastèques et des oranges qui mûrissaient au verger du père, là-bas. Il vit l'allée couverte et la corbeille sur la table. Il vit ce que jadis il n'avait pas su voir. Il vit que s'il continuait, il allait comparer peut-être... C'est le danger de tout bonheur sitôt qu'on le tient. Attention ! Alors, rompant du même coup la double attache, il se leva, jeta loin de lui la grenade, et reprit, sans but, son chemin.

Or, déjà, par dessus le désert de son choix, à l'endroit même où la grenade était tombée, se dressait la splendeur incroyable, si peu prévue, d'une cité toute d'or et d'argent qui venait de sortir du sol. Il sentit son orgueil monter d'un cran et se prit à dire à voix haute ; "Eh ! j'en étais bien sûr !" Les portes d'émail vert, chantant sur leurs gonds, s'écartaient. Il entra dans la cité d'or.

III

A peine eut-il passé le seuil qu'une acclamation réglée, soutenue par des flûtes et des timbales, l'enveloppa et le saisit. Dans le faubourg pavoisé de voiles oranges qui pendaient des balcons, des colonnes, des mâts et se miraient dans les façades, le peuple entier s'était donné concours pour saluer le voyageur. Car, vous n'en doutez pas, c'était justement lui qu'on attendait, et lui non plus n'en eut pas de surprise. De jeunes esclaves aux mains longues, le dépouillant de ses haillons, l'inondèrent d'eau fraîche et d'huile parfumée, puis le vêtirent d'une pourpre enrichie qui eût fait pâlir la robe de fête dont son frère, l'ancien prodigue, avait été paré. Son pauvre frère ! Il y songea ; mais sans tendresse. Un cheval pie à crinière nattée, suivi d'un poulain couleur isabelle lui fut présenté par des noirs. Esprit de contradiction ou symbole, c'est le poulain qu'il enfourcha. Alors, ainsi monté, il prit la tête du cortège. Les palmes s'agitaient, et surtout les plumes d'autruches. Pour mériter ces étranges honneurs, qu'avait-il fait ? La notion de mérite avait été rayée voici longtemps de ses papiers.

Le palais du prince du monde était bâti sur un rocher qui dominait toute la ville, et il était une ville à lui seul. On y accédait peu à peu par de si lents escaliers de sel gemme que l'on ne semblait pas monter. De part et d'autre, des jardins s'enfonçaient dans des gouffres clairs, et notre voyageur en eût reconnu tous les arbres — ils n'étaient pas d'une autre espèce que les arbres de

son pays — si des maîtres jardiniers, experts en l'art du camouflage, ne se fussent ingénies à en tirer tout le rare et tout l'incongru. Les chênes-liège et les pins saupoudrés de cendre dorée gesticulaient comme des baladins ; les ifs enduits de cire luisante faisaient bloc. Les fruits exagéraient : polis à la main comme des boules d'ivoire, ils ne toléraient plus l'éclat discret du demi-jour sur eux ; chacun d'eux accrochait un morceau de soleil et reflétait un paysage. Les fleurs, deux fois le jour frisées et fardées, tiraient l'œil, et leur parfum, exprès échauffé, fumait comme l'encens en volutes visibles et légères. Enfin, une eau parfaitement filtrée, teinte de diverses teintures, courait partout sur le fond varié de mille canaux et rigoles qui, se fuyant et se coupant, traçaient d'infinies broderies sur des prés gris, pourpres ou blancs. Aujourd'hui, grand jour de liesse, elle se ramassait en un bassin habilement caché, pour jaillir dans des tubes versicolores, dans des colonnes de cristal et entre des glaces sans tain, jusqu' autour du prince du monde qui régnait près du ciel dans une sorte de chambre d'eau. On allait célébrer les noces de sa fille — et avec qui ? avec le voyageur.

Si tels étaient les fruits, les fleurs, les eaux, que devait être ici l'amour ? et quel, l'amour de la princesse ? Seul le sait le nouveau prodigue ; mais il ne nous le dit point. Nullement étonné d'une si merveilleuse fortune, par les escaliers de blanc sel il monte en ce moment, comme à l'intérieur d'un prisme. Son poulain frétilant ne manque pas du sabot un degré. Là-haut, très haut, sous la tiare à triple tour et le manteau de pourpre noire, tout semblable à l'aigle au repos, le prince du monde sourit.

"Toi qu'envoie le Destin, étranger jeune, beau et noble, viens donc recueillir mon pouvoir. A ton tour de régner ; j'ai eu ma part de souveraineté sur la terre. J'avais tout et tu auras tout : ma fille, mon peuple, ma cité sans bornes qui est le monde. Tu seras en tout contenté. Tu seras roi, tu seras libre. Tu es même libre aujourd'hui de repousser ce don royal. Si tu crains le bonheur, retourne ! Tu es libre, te dis-je.

— Je le suis et le reste, repartit le frère puîné. Je suis venu à toi librement, librement j'hérite. Mais tu donnes sans conditions ?

— Autant vaudrait ne pas donner !"

La phrase était-elle ambiguë ?... Le nouveau roi la prit en bien. Aussitôt les trompettes sonnent le transfert de la tiare, du sceptre et du manteau. Carrousel,

danses et concerts, ce fut fastueux et sublime. Le jeune exultait. Rien ne manquait à son triomphe. Si ! ses parents. Que n'étaient-ils là pour le voir ! Ils le plaignaient, ils le pleuraient, les fous... Il leur enverrait un message... Mais la fille du prince entraît.

IV

Nous ne saurions préciser combien de temps régna le nouveau prince. Longtemps, croit-il, bien que le temps lui parût court. L'homme de plaisir ne fait pas le compte des heures. Chaque nouvelle étreinte l'assure de ce qu'il tient, de son pouvoir, de sa durée. Il ne s'aperçoit de son âge que lorsque ses désirs ont perdu leurs moyens. Or, le nouveau prince était jeune, plein de force et pourvu de tout, et même son royaume était si vaste qu'il partit, semble-t-il, sans le connaître tout entier.

Le premier chambellan, au matin, le venait chercher et, le conduisant par la ville, lui ménageait des surprises toujours plus belles, de toujours plus riches possessions. A son lever, du haut de la tour du palais, le jeune homme avait fait son choix suivant son humeur triste ou gaie ; car la tristesse aussi est élément de volupté. Soit le château aux minarets de verre, soit le quartier aux toits d'ébène, soit même le ghetto qui plaquait au cœur de la ville une tache de lichen verdâtre, séduisait au premier regard. "J'irai là", disait-il. Le lieu lui plaisait tant que, quelquefois, il s'y installait à demeure. Il retournait sans cesse à la ménagerie, pour vivre dans l'odeur des fauves. Il s'étira tout un été dans une serre immense et vide où on cultivait à grands frais les curiosités de l'esprit. Il aimait la nuance, il aimait le contraste ; il se reposait du beau par le laid. Il s'était composé une cour singulière de gens de rien et de très hauts seigneurs. Il les emmenait avec lui dans ses expéditions les plus risquées et dans ses voyages les plus lointains. Néanmoins, il s'était ménagé au palais l'illusion d'une famille ; il avait eu de la princesse deux jumelles et il les aimait tendrement. Aussi n'y avait-il en lui ni satiété ni vacance. N'est-ce pas l'état du bonheur ?

Au cours d'une tournée royale à travers la cité qui ne finissait pas et dont, de loin en loin, semblaient mourir les galeries diminuées jusqu'en un fond de marais salants ou de jardins plats, pour aussitôt renaître à l'autre pente et s'élever plus haut (cela pendant des jours, des mois, des années de voyage), le jeune prince

s'avisa d'escalader une terrasse qui n'avait rien pour tenter son envie, sinon une certaine vétusté. C'était dans un quartier ancien de la ville, totalement abandonné, à la suite, paraissait-il, d'un incendie. En vain le premier chambellan s'était-il efforcé, dans un dessein secret, d'en détourner son noble maître, lui représentant que, sans doute, rien de beau ni de curieux n'y subsistait. "Raison de plus pour aller voir !" lui avait répondu le prince. Force avait été d'obéir. Mais, devant l'escalier abrupt qui conduisait à la terrasse où prétendait monter le capricieux souverain, le chambellan fut pris de court et, pour le retenir, ne put prétexter que son âge. "J'irai donc seul", dit le jeune homme. En quatre enjambées, il y fut.

La terrasse, sans agrément, dominait, d'un côté, le quartier en ruines, de l'autre, une sorte de terrain vague comme on en voit à la périphérie des grandes villes, avec une herbe maigre, des tas d'ordures et de débris. Le prince s'arrêta. "Que vous disais-je ?" s'écria son mentor qui, en fin de compte, l'avait suivi. Le prince se taisait. — "Qu'est cela ?" demanda le prince. Au bout du champ pelé, il désignait du doigt une muraille de pierre grise qui fermait hermétiquement l'horizon ; au dessus, le ciel bleu, et pas même une cime d'arbre. — "Qu'est cela ? répéta le prince. — "Eh ! quelque jardin maraîcher. — Où est la porte ? — Je ne sais trop, dit le chambellan. — Cherchons-la !" Le jeune homme enjambait déjà la balustrade pour se laisser glisser en bas. Son guide le saisit par la manche : "Arrêtez, cher sire, vous ne trouverez pas la porte... Et, la trouveriez-vous, qu'il vous est interdit d'entrer. — Interdit ? Ne suis-je pas le maître ? — Maître chez vous, Seigneur ; ceci n'est pas chez vous. — Tout est chez moi ! — Tout... excepté ceci. — Que tardais-tu à me le dire ? — Mais qu'est ceci, Seigneur ? Une enclave de rien au milieu du plus beau royaume ! Quelques champs misérables comme celui-ci. — Je veux les voir. Je saurai bien sauter le mur ; je suis agile..." Il s'élançait. "Seigneur, n'avez-vous pas compris ?" (Ici, le ton du chambellan devient singulièrement grave.) "Peut-être entrez-vous dans ce jardin de pauvre, mais pour n'en plus sortir, je vous préviens. En tout cas, la loi est formelle : dussiez-vous revenir ici, vous n'y reviendrez pas en roi. Vous perdrez tout ! — Quelle est cette loi qui m'oblige ? gronda le prince. — La seule, bon Seigneur, la seule ! — C'est une de trop." Et il tenait les yeux fixés sur le petit mur au ton sale. "Soit ! dit-il. Nous rentrons." Par dessus le quartier détruit, la ville rassemblait dans ses façades d'or poli tous les rayons du jour tombant et les ren-

voyait à la nue. "Est-ce beau ?" dit le chambellan, pour dire quelque chose. Le prince ne répondit pas.

Ce soir-là, le prodigue eut le sentiment d'être pauvre, d'être esclave, d'être sans bonheur. Le petit mur avait empoisonné son règne. Pour chasser la mélancolie que tout le monde remarquait, on lui fit visiter de nouvelles contrées, goûter à de nouveaux plaisirs. On en inventa pour lui d'incroyables. Ils ne lui semblaient jamais neufs. Alors on le ramena aux endroits où il aimait à retourner naguère, à faire halte, à compter ses trésors. Mais l'or et les plus rares pierres perdaient toute valeur dès qu'il les avait dans les mains. Sa femme lui paraissait étrangère, et ses deux enfants d'un autre que lui... — Allait-il donc rejeter tous ces biens, comme autrefois cette grenade qui avait fait jaillir un royaume du sol ? et, le mot de l'énigme, ne le tenait-il pas ? *Plus loin !...* Il eut pourtant des jours moins sombres et des satisfactions de détail. Il pensa même s'engourdir dans sa confortable richesse. Mais il n'était pas homme à s'arrêter longtemps. Condamné à refaire le même geste qui l'avait libéré jadis, il se leva de son lit, une nuit sans lune, et, ayant endossé la tunique d'un serviteur, il sortit du palais en dissimulant son visage.

Il était trop changé pour qu'on le reconnût. On eût dit que son front avait perdu l'éclat de l'orgueil et son regard cette avidité inquiète qui se jetait sur toute chose comme un loup toujours affamé. En retraversant son brillant royaume, inépuisable, inépuisé, il n'eut même pas un soupir de regret. Loin de le retenir, ce qu'il avait le plus aimé et le plus désiré semblait accélérer sa fuite. Sans esprit de retour, peut-être même, cette fois, sans espoir de récompense, il tentait à nouveau le risque, pour obéir à son destin.

Enfin, il retrouva le quartier des ruines, l'escalier, la terrasse, il enjamba la balustrade et s'élança. C'en était fait. Il atterrit au terrain vague, il courut d'une seule haleine jusqu'au mur hérissé où se déchirèrent ses mains. Il se sentait poursuivi par des ombres, non pas seulement sa lâcheté, sa concupiscence, mais "l'ennemi". Dans un dernier effort, il se hissa jusqu'à la crête et, laissant sa robe aux fantômes, nu, saignant et sans vie, il roula derrière le mur.

V

Quand il revint à lui, il sentit d'abord ses blessures, puis la terre rugueuse, puis le givre piquant que

l'aube avait répandu sur son corps. Il appela et ne reçut pas de réponse. Lentement, le soleil montait.

Quelque peu réchauffé, il se souleva sur les coudes. Derrière lui, le mur ; devant, un désert plat semé de petites pierres aiguës qui brisaient et réverbéraient le soleil. Songeant à la cité de faste et de délectation, il eut un moment de faiblesse ; puis se dit que, pour rien au monde, il n'accepterait d'y rentrer. — Était-ce donc là tout ce qu'il attendait, un champ vide ? Sa quiétude l'étonna.

Il se leva, essaya de marcher. Il marcha tout le jour, sans chercher grand'chose. L'horizon, en se reculant, ne découvrait rien de nouveau. Il semblait dire au voyageur : "Tu marcheras longtemps à ma poursuite et tu ne recevras rien pour ta peine. Viens ! je n'ai rien à te donner." Le beau désir était-il mort ? — Non, puisqu'il marchait, le prodige.

Le prodigue marchait en songe, pour la première fois insensible au dehors, pour la première fois promenant ses regards sur le dedans de soi, de tout, bien au delà des apparences. Ce n'était plus le paysage qui nourrissait le voyageur ; mais lui qui nourrissait le paysage. Ses regards projetaient sur le sol égal les merveilles intérieures qu'il découvrait à chaque pas. Jamais il n'avait été plus lucide et moins distrait de sa lucidité. Il n'avait plus de poids sur lui que sa seule pensée, alerte, qui lui présentait en bon ordre toute l'économie de son destin.

"Nu, blessé, solitaire dans ce désert vraiment affreux, de quoi suis-je tellement aise ?" se demandait-il en allant. La conscience qu'il en avait ne dissipait pas son bien-être. "De quoi ? répétait-il (il s'avavançait, les mains vacantes). Serait-ce d'avoir tout perdu ?..." — Ce fut comme un trait de lumière : "C'est cela ! c'est cela ! (et il sautait de joie) Je comprends tout !" Il refait en esprit les étapes de son voyage ; il compte sur ses doigts tout ce qu'il a laissé. Sa maison pour un fruit amer ; le fruit amer et doux pour un royaume ; le royaume pour un désert. O délivrance ! "Il ne s'agit pas tant de trouver que de perdre, de saisir que de rejeter. Voilà le mot." Il le répète. Il ne s'agissait pas de cueillir la grenade, non ! mais de quitter une maison où la vie était trop facile. Il ne s'agissait pas de gagner un royaume, mais de lâcher le fruit qui représentait tant d'efforts. Il ne s'agissait pas de trouver le désert où rien plus ne pèse sur l'homme, mais surtout de fuir le royaume, et le plaisir, et le désir. Et il s'écrie : "Rien, rien et rien ! J'ai laissé même ma tunique ; je

n'aurai plus que mon corps à quitter. Je te salue, ô ma belle aventure !"

Comme il s'était mis à courir pour extérioriser sa joie, il sentit battre contre sa poitrine le petit sachet gris qu'il portait au cou depuis son enfance ; il l'avait, en partant, gardé sur lui, par habitude, et, dans l'aventure, oublié. "Je n'ai pas tout laissé, encore !" Il défit le cordon, examina la pauvre chose usée, noircie par la sueur, et ne put pas ne pas l'ouvrir. Le sachet contenait un écu d'or tout neuf, cadeau de baptême, un brin de buis séché cueilli aux bordures du petit jardin, le portrait du Père, l'homme au front juste, de la Mère, au sourire mouillé de larmes, du Frère aîné, avec ses lèvres sans mensonge, et du Prodiges, enfin, le pauvre ! celui qui n'avait pas trouvé. Le jeune homme considéra chaque objet et se laissa sans défense envahir par la tendresse irrésistible qu'il croyait pourtant bien scellée dans le fond de son cœur ingrat. Il reconnut ses plus anciennes amours pour vivantes ; il comprit que là seulement, à la maison qu'il pensait détester, il eût pu trouver de la joie naguère, s'il n'avait eu l'esprit si vagabond. Il se voit au milieu des siens, assis dans la salle commune ; il serait aujourd'hui tellement heureux d'obéir. Car, il le sent, ce qu'il fuyait, ce n'était pas surtout l'obéissance : on exigeait si peu de lui ! peut-être pas assez... — Mais une voix lui crie, impérieuse : "Rien, rien et rien !" Il allait s'oublier. Acceptant le déchirement et le détachement suprême, le prodige s'esuie les yeux et disperse au vent son passé.

Le soir vint. Le désert durait. Il n'apporta au pèlerin qu'une croix de bois plantée de travers sur un carré de terre fraîchement remuée : le prodige songeait au petit cimetière "où sont couchés les parents morts". Tout à côté était un trou où l'on descendait par trois marches, un trou d'à peine la longueur d'un homme, dans lequel impossible de se tenir debout, mais seulement couché, assis et, sans doute, à genoux. Une sorte de tourbe engluant de la paille humide gardait encore imprimée la forme d'un corps. Dessus traînait une guenille. Le prodige eut le sentiment d'être au but. Pourquoi chercher ailleurs ? Il prendrait la place du mort.

Comme la nuit tombait, il entra dans la terre, se couvrit du haillon et, prosterné sur son fumier, la face dans les mains, sanglota de reconnaissance.

VI

Il s'y établit. Il a, d'instinct, calqué sa vie sur celle que menait le solitaire avant d'habiter sous la croix. Chaque matin, à son réveil, il trouvera posés devant sa porte un morceau de pain noir et une cruche d'eau. Cela suffit. Il croit à la Providence de Dieu. Il ne cherchera pas à deviner qui les apporte. Il aura ramassé dans le champ voisin la bêche de l'ermite et poursuivra le labeur commencé, tant qu'il aura dans ses bras de la force : la terre est maigre et ne produira jamais rien. Il relira les feuilles sur lesquelles le solitaire notait parfois sa rêverie. S'efforçant de rêver dans le même azur, il y ajoutera du sien. Il y a là, entre autres, une bien belle pensée. L'ermite y tenait tant qu'il l'a gravée un peu partout, et sur le bout de la planche qui devait lui servir de table et sur le manche de sa bêche et, par avance, sur la croix de son tombeau :

"L'esprit aventureux qui fuit la règle ne trouvera le bonheur et la paix que sous une règle plus dure."

Le nouveau solitaire se la récite tout le jour. Afin de l'appliquer avec rigueur, il fera sien l'emploi du temps que l'ermite suivait et qui est affiché au mur : prière et travail des mains, travail des mains et prière, plus un quart d'heure de promenade et deux de flagellation matin et soir. Chaque jour. En tous temps. Le désert ne connaît ni printemps, ni automne ; il ne faut pas de différence entre les jours. Misérable vie à nos yeux ! Nous ne voyons que l'apparence. Demandez au prodigue : son sourire vous répondra.

"Ah ! que ne connais-tu mon refuge, cher frère ! s'écriait-il dans l'excès de sa joie. Pourquoi as-tu défait ta route ? Il fallait jusqu'au bout persister. Comme je te plains ! Je prierai pour que tu repartes !"

Or, au cours d'une promenade — un quart d'heure de marche, cela ne mène pas bien loin —, il fut surpris de voir apparaître un vieillard qui, surpris lui-même, approcha. Ils s'abordèrent.

"Je déroge à l'usage, dit le vieillard. Nous avons fait vœu de silence. Mais vous êtes nouveau venu.

— Habitez-vous ici ? dit le prodigue.

— Nous sommes quelques solitaires qui vivons en commun dans ce petit bois.

— Est-ce vrai ? Depuis longtemps ? Alors, vous pouvez me dire où nous sommes.

— Ne le savez-vous pas ? Par où donc êtes-vous entré ?

Le prodigue baissa la tête.

"Par le mur, dit-il.

— Par le mur ? s'écria le vieillard, en levant haut les bras. Béni soit Dieu ! Et il se courba jusqu'à terre. Où vivez-vous ?

— J'ai adopté la retraite du solitaire qui est enterré là. Mais ne pouvez-vous pas me dire où je suis ?

— Vous êtes chez le Père.

— Chez quel Père ?

— Je n'en connais qu'un.

— Mais... ce Père..."

Le vieillard mit un doigt sur ses lèvres, pour faire savoir au prodigue qu'il avait déjà trop parlé. Il le bénit et retourna vers l'ermitage.

Le lendemain, dès longtemps avant l'aurore, le jeune solitaire était au guet. Devant sa porte, la cruche vide attendait encore d'être remplacée. Au petit jour pointant, une forme blanche prit corps. La démarche souffrante de celui qui venait à lui émut le frère puîné comme une chose familière, même avant qu'il pût distinguer un homme d'aspect encore jeune, portant une cruche et un demi-pain. C'était son bienfaiteur ; c'était, le croirait-on, son frère. Tous deux se reconnurent en même temps ; tous deux, en même temps, ouvrirent les bras, s'étreignirent.

La misère physique de l'ancien prodigue avait empiré depuis son retour. Son frère, après des mois de jeûne, avec sa barbe qu'il laissait inculte, paraissait bien être de dix ans son cadet. Tandis que l'autre vieillissait, il avait même acquis cette jeunesse du regard que vous donnent la paix de Dieu et une bonne conscience.

"Est-ce toi, mon frère ? dit l'un.

— Est-ce toi, mon frère ? dit l'autre.

— Est-ce toi qui me sers !

— Est-ce toi que j'aurais servi !"

En un instant la joie avait rafraîchi le visage de celui qui, chaque matin, traversait les terres arides pour porter aux saints moines leur subsistance du jour. Le puîné se réjouissait de cette transfiguration merveilleuse. Assiégé par son frère d'impatientes questions, il

dut conter d'abord tout son voyage. En en repassant les étapes, il put se rendre compte que tout cela était bien mort, et que tout s'effaçait devant sa nouvelle fortune.

"Quand, déchiré, joyeux comme une graine au vent, me confiant tout entier au Seigneur, je vins ici prendre racine, me doutais-je que ce serait toi qui viendrais, durant mon sommeil, m'assister d'une quotidienne providence ? s'écriait le puiné.

— Quand, un matin, reprenait l'autre, je m'approchai fortuitement de ce trou, resté vide depuis la mort du solitaire, et que j'entendis dans la terre le souffle d'un sommeil égal, me doutai-je que c'était toi qui reposais sur cette couche, et, tant d'autres matins depuis, que c'était toi que j'abreuvais et nourrissais ?

— Dans mon parfait bonheur si durement conquis, repartait le puiné, je n'avais qu'un cri : Et mon frère ! Que n'a-t-il fait tout le même chemin ! Il serait là...

— Moi, le déçu, l'aigri, le malfaisant, qui te prêtai la main jusqu'à la porte, à peine eus-tu gagné la route que je n'eus plus de souci que de toi. Je cours avouer mon crime à mon père. O mon frère, mon tendre frère, il me fallait à tout prix te sauver. Ce fut au prix de mon repos, de ma santé... Je me suis fait le serviteur des pauvres. Chaque matin, comme tu vois..."

Et, sans achever, il ajoute :

"Tu me pardonnes ?

— Mais, frère, j'ai trouvé le bonheur ! Et toi ?

— Je l'ai trouvé aujourd'hui, petit frère, puisque tu m'es rendu. Le remords seul causait mon mal..."

Ils s'étreignirent encore.

"Ah ! parle ! dit le frère puiné. Explique-moi comment une si merveilleuse rencontre. Je t'ai raconté mon voyage. Mais toi, par quel chemin es-tu venu ?

— Je ne te comprends pas : je viens de la maison.

— Quoi ? sommes-nous ici dans le domaine ?

— En vérité.

— Chez le Père ?

— Chez notre Père.

— Et pour se retirer ici, on pouvait ne pas en sortir ?

— On le pouvait. Témoins ces saints ermites, anciens

serviteurs de chez nous, qui ont fait vœu de pauvreté, de chasteté et de silence, et qui habitent dans le bois. Il y a beaucoup de demeures dans la maison de Notre Père. Elle est pour tous et pour chacun.

— Ainsi, dit le puiné, rêveur, nous aurions pu venir ensemble ici dès le jeune âge ? Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? Que de chemin inutile, mon frère, et que de temps perdu !

— Peu important le temps et la route, quand on arrive ! Il y a beaucoup de demeures, et aussi beaucoup de chemins."

Ils se taisaient, dans l'unisson de leurs pensées.

"Dis-moi ! reprit, hésitant, le puiné. Malgré mon vœu, ne pourrai-je pas voir le Père ? et la Mère... et le Frère aîné ? Je le voudrais tant.

— Ils viendront, ils viendront, mon frère.

— Tu n'imagines pas à quel point mon bonheur se gonfle, s'achève, se conclut, depuis que je me sais *chez nous* !"

Il pleurait. Puis, montrant la phrase de l'ermite gravée sur le bois de la croix : *L'esprit aventureux qui fuit la règle...* :

"Tu l'as lue ?

— Je l'ai lue.

— Je l'ai lue, j'en ai fait aussi mon profit.

— Je l'ai lue, j'en ai fait aussi mon profit."

De nouveau ils se taisent. Puis, l'ancien prodigue :

"Alors, tu restes là ?

— Jusqu'à la mort.

— Jusqu'à ma mort, j'apporterai ta subsistance.

— C'est l'heure du travail : adieu, mon frère.

— Adieu."

Le puiné avait pris sa bêche. L'autre échangea la cruche vide contre la cruche pleine et repartit.

A quelques jours de là vinrent les parents et le frère.

"O l'ornement de mon domaine, le privilégié de Dieu, mon fils ! N'est-on pas bien dans notre maison ?" dit le

Père...

HENRI GHÉON

Orsay, Mai 1919.

LES LIVRES D'HENRI GHÉON

(suite de la page 8)

67. LE PRODIGE DE LONDRES. Comédie en cinq actes de William Shakespeare adaptée par Henri Ghéon selon la version d'Ernst Kamnitzer. Avant-propos de Jacques REYNAUD. Lyon : I.A.C., 1947.
68. ŒDIPE OU LE CRÉPUSCULE DES DIEUX précédé de JUDITH. Tragédies. Avant-propos de Jacques REYNAUD. Paris : Plon, 1952.
69. LA MORT DE LAZARE. Drame en trois actes. Paris : Éd. Billaudot, 1955.
70. LE GALANT BARBE-BLEUE. 4 actes. S.l. : Éd. de l'Amicale, 1955.
71. L'AMOUREUX DISCRET. Comédie en 3 actes. S.l. : Éd. de l'Amicale, 1955.
72. LE MIRACLE DE LA FEMME LAIDE. Un acte de la vie de Saint Vincent Ferrier. S.l. : Éd. de l'Amicale, 1956.
73. CORRESPONDANCE AVEC ANDRÉ GIDE (1897-1939). Édition établie, présentée et annotée par Jean TIPY et Anne-Marie MOULÈNES. Paris : Gallimard, sous presse.

N.B. — On trouvera, dans la bibliographie que contient la plaquette de Jacques REYNAUD (v. BAAG n° 27, p. 44, n. 2), mention d'une vingtaine d'autres pièces publiées dans diverses revues et non recueillies en volumes, et d'une vingtaine d'autres demeurées entièrement inédites.

À PROPOS DE DATTES...

Voici trois billets inédits de Gide, amusants et charmants, qu'a bien voulu nous autoriser à reproduire celui auquel ils furent adressés, M. Robert Gérofi, membre de l'AAAG, actuellement architecte-décorateur à Tanger.

Ces quelques phrases ont-elles besoin d'un commentaire ?... Robert Gérofi, alors âgé de quarante ans, avait écrit à Gide à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire (le 22 novembre 1949), et lui avait dit toutes les joies que lui avait procurées la lecture de tous ses livres et combien il serait heureux de pouvoir lui faire plaisir — mais comment ?...

1 bis rue Vaneau
Paris VII^e

2 Déc. 49

Cher Robert Gérofi,

Je reçois de vous une lettre exquise ; et qui contient une charmante provocation : celle de vous rappeler que j'écrivis dans mes *Nourritures terrestres* : "Le fruit du palmier s'appelle datte, et c'est un mets délicieux." (1)

De grand cœur avec vous,

André Gide

On devine à quel envoi répondit le télégramme suivant, déposé à Paris le 12 décembre 1949 à 18 h 20 :

Reconnaissance éperdue et émerveillée. André Gide.

Et, un an plus tard, réplique à une récurrence... :

15 Décembre 50

Cher Robert Gérofi,

Elles sont merveilleuses, autant que le souvenir que j'avais gardé de leurs aînées. Evocatrices à souhait d'un pays où je voudrais pouvoir (2) de vive voix vous exprimer ma gratitude et défriper un peu mes pensées qu'ont terriblement recroquevillées l'hiver et le grand âge. Mais le cœur n'en reste pas moins fervent et c'est lui qui me dicte ce billet.

Votre

André Gide

(1) Livre II (Pléiade, p. 172).

(2) On sait que, un mois plus tard, Gide songeait à un nouveau voyage, accompagné d'Élisabeth Van Rysselberghe — un voyage au Maroc... (V. le tome IV, à paraître, des *Cahiers de La Petite Dame*.)

LE PROJET LITTÉRAIRE

D'ANDRÉ GIDE

par

ALAIN GOULET

Voici le texte de la conférence prononcée le 1^{er} juin dernier, dans la salle à manger du château de La Roque-Baignard où M. et M^{me} de Witte accueillèrent les participants de la Journée André Gide en Pays d'Auge et les conviaient à écouter notre ami Alain Goulet (voir le dernier BAAG, pp. 41-2).

La Société des Écrivains Normands et la Société Historique de Lisieux, en la personne de leur président, m'ont fait l'honneur de me demander d'évoquer ici l'œuvre d'André Gide.

Plutôt que de reprendre — fût-ce à ma manière et selon ma lecture — les données que chacun peut trouver dans un manuel d'histoire littéraire, il me semble impossible de ne pas tenir compte du fait que nous sommes rassemblés aujourd'hui à La Roque-Baignard, c'est-à-dire de négliger le fait que la littérature s'ancre dans des lieux particuliers et dans des circonstances singulières.

Mais plutôt que de retracer de façon biographique les séjours que Gide put faire dans ce château — ce que M. Nobécourt et M. Pénault ont fait chacun de leur côté et avec une grande compétence —, c'est à l'œuvre elle-même que je voudrais m'adresser, car c'est bien grâce à son existence que les noms de La Roque, Formentin (plus connu sous le nom de la Quartfourche) et le Val-Richer (sous le nom de Blancmesnil) sont célèbres dans le monde entier.

C'est donc aux mémoires, à la jointure des souvenirs

vécus et de la création littéraire, que je me référerai pour tenter de saisir au plus profond les rapports de ces lieux avec une œuvre, c'est-à-dire, au delà de toutes les circonstances anecdotiques, le type de vision dont ils ont été l'occasion ou le témoin, et le projet littéraire que leurs mentions peuvent permettre de déceler (1). En quoi celles-ci portent-elles la trace des structures psychiques qui ont présidé à la nécessité de l'œuvre et à la singularité de son écriture ? Car l'imagination matérielle est en relation avec le rêve intérieur de l'écrivain, c'est-à-dire témoigne d'un inconscient qui s'est investi dans des œuvres diverses et successives, mais fortement unies par les structures profondes d'une personnalité en devenir.

Ce sont donc les trois premières mentions de La Roque dans *Si le grain ne meurt* que je vais tenter maintenant d'interroger pour esquisser quelques réseaux de relations entre les différentes œuvres de Gide, tout en les mettant en rapport avec sa personnalité. Peut-être que, de surcroît, cette façon inhabituelle d'appréhender son œuvre pourra amener certains d'entre vous à la relire et à considérer qu'elle est encore plus riche et plus importante qu'il n'est d'usage de le croire.



La première mention de La Roque, au cœur même du premier chapitre de *Si le grain ne meurt* — et nous verrons que ce n'est pas un hasard — nous met en présence d'un des éléments les plus profonds et les plus fondamentaux de la mythologie personnelle de Gide :

Mes parents avaient pris coutume de passer les vacances d'été dans le Calvados, à La Roque-Baignard, cette propriété qui revint à ma mère au décès de ma grand'mère Rondeaux. Les vacances du nouvel an, nous les passions à Rouen dans la famille de ma mère ; celles de Pâques à Uzès, auprès de ma grand'mère paternelle.

Rien de plus différent que ces deux familles ; rien de plus différent que ces deux provinces de France, qui conjuguent en moi leurs contradictoires influences. Souvent je me suis persuadé que j'avais été contraint à l'œuvre d'art, parce que je ne pouvais réaliser que par elle l'accord de ces éléments trop divers, qui sinon fussent restés à se combattre, ou tout au moins à dialoguer en moi. Sans doute ceux-là seuls sont-ils capables d'affirmations puissantes, que pousse en un seul sens l'élan de leur hérédité. Au contraire, les produits de croisement en qui coexistent et grandissent, en se neutralisant, des exigences opposées, c'est parmi eux, je crois, que se recrutent les arbitres et les artistes. Je me trompe fort si les exemples ne me donnent raison. (2)

En apparence, La Roque n'intervient que comme élément d'une répartition à la fois géographique et temporelle qui a rythmé les années d'enfance du jeune Gide. En fait cette distribution des lieux est fortement reliée à une opposition qui apparaît à notre écrivain comme originelle et déterminante, entre la famille maternelle et la famille paternelle, opposition réaffirmée bien souvent entre deux côtés aussi antagonistes que celui de Méséglise et celui de Guermantes pour le jeune Proust (3) ; opposition de deux provinces, deux climats, deux races, deux religions, deux familles. Peu importe que d'un point de vue objectif cette vision ait été excessive, voire peu pertinente ; ou plutôt ce fait est d'autant plus révélateur de la façon dont ce clivage a été vécu, et cela seul compte lorsqu'on veut essayer de comprendre un univers imaginaire. La fausse symétrie des religions, par exemple, qui a donné lieu plusieurs fois à des méprises, est particulièrement symptomatique du besoin non seulement d'accentuer les différences, mais encore de désigner l'altérité de la mère, sur laquelle nous allons revenir.

La Roque est donc d'abord et avant tout caractérisée comme héritage maternel, et déjà une disparité est sensible dans la disproportion des lieux de vacances. Le côté de la Mère, c'est La Roque, mais aussi Rouen, les vacances d'été et celles d'hiver, plus généralement ce sont les propriétés foncières, l'argent, et ce qu'on appellerait aujourd'hui la "surface sociale" qui sont le lot de cette grande bourgeoisie industrielle rouennaise. Cette disparité sera redoublée par le mariage avec Madeleine Rondeaux, la cousine germaine du côté maternel, qui viendra ajouter sa part d'héritage normand à celle d'André. L'assimilation de l'épouse à la mère s'était d'ailleurs opérée bien avant le mariage, dès *Les Cahiers d'André Walter*, comme l'a montré avec beaucoup de justesse le Docteur Jean Delay (4), et s'est avouée clairement au terme de la vie et de l'œuvre de Gide, dans le recueil posthume d'*Ainsi soit-il* :

Comme aussi, mais dans le rêve seulement, la figure de ma femme se substitue parfois, subtilement et comme mystiquement, à celle de ma mère, sans que j'en sois très étonné. Les contours des visages ne sont pas assez nets pour me retenir de passer de l'une à l'autre ; l'émotion reste vive, mais ce qui la cause reste flottant ; bien plus : le rôle que l'une ou l'autre joue dans l'action du rêve reste à peu près le même, c'est-à-dire un rôle d'inhibition, ce qui explique ou motive la substitution. (5)

La mère, la femme, c'est donc aussi la censure morale, l'inhibition, ce qu'en terme de psychanalyse on nomme le "Surmoi".

En face, Uzès, le côté du père, du nom, l'âpre midi, le protestantisme des "tutoyeurs de Dieu", la bonté bienveillante du "vir probus". Et si nous prêtons attention à la manière dont est habilement composé *Si le grain ne meurt* — en dépit des déclarations contraires (6) —, nous nous apercevons que le premier chapitre est subtilement construit sur l'opposition des deux côtés. Sous couvert d'une succession d'anecdotes, toutes celles qui précèdent le passage central que je viens de lire sont rattachées à la figure du Père et constituent en même temps les éléments-clés de la vocation littéraire : ces éléments originels, ce sont le goût du jeu, la solitude profonde de l'enfant que rompt la sollicitude du Père avec ses lectures à haute voix de Molière ou de l'*Odyssée*, mais aussi les promenades dans lesquelles il entraîne son "petit ami" qui sont à rattacher à son goût de l'errance, de l'aventure et de l'étrangeté. C'est encore la particularité de sa nature sexuelle, de l'onanisme avant qu'il ne soit question d'homosexualité. Et puis cette évocation du kaléidoscope dont le chatolement peut être considéré comme la première figuration de l'œuvre à venir.

L'autre versant du chapitre se déroule sous le signe de Rouen, de la Mère, et il est caractérisé par un jeu complexe de rigueur, de frustration, mais aussi du sens qu'avait Juliette pour l'insoumission.



A ce point du rappel de données connues, arrêtons-nous un instant pour lire un extrait de *La Révolte contre le Père*, de Gérard Mendel, le fondateur d'une discipline nouvelle : la socio-psychanalyse.

Si la conscience est toujours conscience de quelque chose, la pulsion est toujours élan vers l'autre.

Cet autre se situe pour le psychanalyste, on le sait, à la rencontre du désir fantasmatique et de la réalité objective. L'imgo, c'est très précisément cet autre — l'Objet du désir — intériorisé et devenu inconscient, devenu alors le représentant psychique de la pulsion.

Nous faisons jouer également un rôle essentiel au Narcissisme dans ses formes les plus évoluées, correspondant à l'Idéal du Moi post-œdipien, héritier du narcissisme primaire. Cet Idéal du Moi ce serait, selon nous, l'élément agissant dans le sens d'une progression, s'opposant ainsi au jeu d'une autre tendance poussant, elle, à la régression. L'une tend à obtenir toujours davantage de liberté et d'autonomie — à l'image d'un père vécu, tout au moins dans une certaine mesure, comme libre, juste, bienveillant, et intériorisé sous forme d'Idéal du Moi ; l'autre tend à rechercher une illusoire

sécurité psycho-affective par une soumission infantile à un personnage parental (Surmoi). Comme le Moi individuel, les civilisations sont soumises à une problématique dont les deux termes sont l'Idéal du Moi (ou ses formes plus précoces) et le Surmoi (ou ses formes plus archaïques où le personnage parental répressif n'est plus seulement l'image paternelle, mais aussi la mère). (7)

Si nous appliquons ces remarques générales au cas de Gide, nous serons en mesure d'approcher de la motivation qui fonctionne comme l'origine intime de l'œuvre : dans et par son œuvre, Gide a lutté contre les imagos maternelles qui incarnaient à ses yeux son Surmoi et risquaient de l'entraîner à un comportement régressif, pour faire triompher les imagos paternelles, intériorisées en un Idéal du Moi, ce qui explique le caractère narcissique de l'œuvre et rend compte de la fameuse règle inscrite dans *Les Fauw-Monnayeurs* : "Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant." C'est de cela qu'est fait ce que j'aimerais appeler "l'androgynie" de Gide, qui est ce dialogue constant, ou pour mieux dire la confrontation en lui et à travers son œuvre, des deux sexes parentaux et ce qu'ils représentent pour lui.

C'est pourquoi, dès la première œuvre publiée, *Les Cahiers d'André Walter*, Gide commence par faire mourir la Mère dans sa fiction. Mais ce meurtre magique ne le délivre pas pour autant de sa présence. Au contraire, la Loi intériorisée n'en est que plus contraignante et conduit André Walter à la folie et à la mort. Suit alors toute une succession de révoltes qui fracturent la recherche mystique de l'absolu, celle de Narcisse dans *Le Traité du Narcisse*, qui casse un rameau de l'arbre Ygdrasil ; celle d'Éric dans *Le Voyage d'Urien*, qui fait près du pôle un carnage de guillemots. Ceci conduit notre jeune écrivain jusqu'à la mort effective de sa mère, en 1895. Mais ce besoin d'opposition à la Mère est si nécessaire que celle-ci est aussitôt remplacée par la femme, femme que les œuvres successives s'emploieront à sacrifier, sous les traits de Marceline dans *L'Immoraliste*, ou de l'âme-sœur Alissa dans *La Porte étroite*, sous les traits encore de l'épouse revêche et perspicace du pasteur de *La Symphonie pastorale* comme ceux de l'Évelyne de *L'École des Femmes*.

Pendant ce temps, le côté du Père, c'est la recherche inquiète de soi, le démon de l'aventure, et le midi d'Uzès s'est écarté davantage des herbages de la Normandie pour s'identifier aux paysages de l'Afrique du Nord, à l'exotisme, et à tous les thèmes qui leur sont associés.

Lorsque Gide a déclaré n'avoir écrit ses ouvrages que pour Madeleine, c'était en fait par volonté de se justifier à ses yeux, mais contre elle, ce qui aboutit à la

double revendication de sa différence dans *Corydon* et *Si le grain ne meurt*, qui constituent chacun à sa façon, l'un d'un point de vue normatif et général, l'autre d'un point de vue historique et particulier, l'apologie de l'homosexualité, c'est-à-dire de sa Nature assumée contre tous, et d'abord contre les femmes qui l'ont élevé, et sa femme qui les résume toutes (8). C'est là, vous le voyez, une manière de nécessiter, pour rendre possible la publication longuement différée de ces deux œuvres, l'épisode qui autrement n'apparaît qu'accidentel : la liaison de Gide avec Marc Allégret, qui a conduit Madeleine à brûler les lettres que Gide lui avait adressées depuis l'enfance, et le silence dramatique qui s'est établi entre eux depuis lors.

Notons que cette rupture personnelle accompagne la rupture historique de la première Guerre mondiale, c'est-à-dire le naufrage de tout un ordre ancien et périmé, et qu'à partir de là l'auteur des *Caves du Vatican* est mis en demeure de s'affirmer, de devenir à son tour un Père — au sens psychanalytique du mot (9). C'est pourquoi si, dans le premier livre des *Faux-Monnayeurs*, les adolescents jouent, chacun pour son compte, la mort du Père, ils sont aussi conduits à rechercher par la suite un nouveau Père. Seuls ceux qui y parviennent sont sauvés : Olivier qui rejoint Édouard, et Bernard M. Profitendieu ; Georges, nouveau fils prodigue, qui retourne à sa mère. Les autres s'en vont à la dérive ou à la mort : Boris, Gontran, Vincent, Sarah...

C'est à ce nouveau sens de la responsabilité paternelle qu'on peut aussi attribuer le projet de prendre en charge, après la guerre, la direction de *La N.R.F.*. A la suite de quoi, être un père signifiera pour Gide être celui que Rouveyre saluait du nom de "contemporain capital", celui qui sut élever sa voix pour prôner la justice ou combattre pour une société nouvelle, celui qui n'hésita pas à dénoncer le colonialisme et à espérer la victoire du communisme. C'est pendant la période "communiste" qu'on peut percevoir la tentative de concilier la discipline de parti — héritage maternel — et la volonté de préserver l'originalité de sa pensée individuelle — à relier à l'"Idéal du Moi", paternel. Tension insoutenable à long terme, qui explique son échec.



Il me reste peu de temps pour revenir aux mentions suivantes de La Roque dans *Si le grain ne meurt*. Je note cependant qu'à la fin du premier chapitre, La Roque est associée à l'activité d'herborisation menée en compagnie

d'Anna Shackleton. C'est une nouvelle indication fondamentale pour comprendre la mission que s'est donnée l'écrivain. Gide, à l'instar de son maître Goethe, s'est toujours voulu aussi naturaliste, c'est-à-dire qu'il s'est toujours efforcé de mettre à jour les données et les droits de la Nature contre tous les travestissements que lui surimprime sans cesse la société. C'est le côté positiviste de l'expérimentation par la fiction, qu'est venue renforcer l'amitié avec Roger Martin du Gard.

Enfin, on pourrait poursuivre cette investigation en remarquant que le balancement fondamental se prolonge : le second chapitre est centré sur Uzès, le côté du Père, et de façon symptomatique la Mère y intervient constamment comme puissance de censure et source de conflits ; tandis que le chapitre III est centré sur La Roque, la Mère, le problème des convenances et les difficultés des relations sociales qui s'opposent sans cesse au besoin d'amour, et qui sont source de tous les déguisements, les refoulements, les déceptions.

Naturellement, ceci n'épuise pas tout, et je voudrais lire encore une page qui révèle peut-être l'élément imaginaire le plus intimement lié au paysage de La Roque :

Des douves entouraient l'ensemble, suffisamment larges et profondes, qu'alimentait et avivait l'eau détournée de la rivière ; un ruissellet fleuri de myosotis amenait celle-ci et la déversait en cascade. Comme sa chambre en était voisine, Anna l'appelait "ma cascade" ; toute chose appartient à qui sait en jouir.

Au chant de la cascade se mêlaient les chuchotis de la rivière et le murmure continu d'une petite source captée qui jaillissait hors de l'île, en face de la poterne ; on y allait cueillir pour les repas une eau qui paraissait glacée et, l'été, couvrait de sueur les carafes.

Un peuple d'hirondelles sans cesse tournoyait autour de la maison ; leurs nids d'argile s'abritaient sous le rebord des toits, dans l'embrasure des fenêtres, d'où on pouvait surveiller les couvées. Quand je pense à La Roque, c'est d'abord leurs cris que j'entends ; on eût dit que l'azur se déchirait à leur passage. J'ai souvent revu ailleurs des hirondelles, mais jamais nulle part ailleurs je ne les ai entendues crier comme ici ; je crois qu'elles criaient ainsi en repassant à chaque tour devant leurs nids. Parfois elles volaient si haut que l'œil s'éblouissait à les suivre, car c'était dans les plus beaux jours ; et quand le temps changeait, leur vol s'abaissait barométriquement. Anna m'expliquait que, suivant la pesanteur de l'air, volent plus ou moins haut les menus insectes que leur course poursuit. Il arrivait qu'elles passassent si près de l'eau qu'un coup d'aile hardi parfois en tranchait la surface :

— Il va faire de l'orage, disaient alors ma mère et Anna.

Et soudain le bruit de la pluie s'ajoutait à ces bruits mouillés du ruisseau, de la source, de la cascade ; elle faisait sur l'eau de la douve un clapotis argentin. Accoudé à l'une des fenêtres qui s'ouvraient au-dessus de l'eau, je contemplais interminablement les petits cercles par milliers se former, s'élargir, s'intersecter, se détruire, avec parfois une grosse bulle éclatant au milieu. (10)

Vous aurez été sensibles, je pense, à la présence multiforme de l'eau qui parcourt ces lignes, eau dormante des douves, eaux claires et vives du ruisseau et de la cascade, eau fraîche qui s'offre aux soifs terrestres, eaux reliées doublement au ciel par le vol de l'hirondelle et par la pluie qu'elle annonce. Exploiter ces données ferait l'objet d'une autre conférence, mais vous pourriez vous reporter, si la question vous intéresse, à l'essai magistral de Bachelard au titre révélateur, *L'Eau et les Rêves*, pour vous apercevoir que cette imagination liée à l'eau caractérise de façon essentielle l'œuvre de Gide. Son tempérament aussi, que nous qualifierions volontiers de "pituiteux" en recourant à la doctrine ancienne des quatre tempéraments organiques (11), dont nous verrions la preuve dans l'infinité de rhumes et de gripes dont s'est plaint sans cesse notre auteur.

Celui à qui Paulhan rendait hommage sous le nom de "Gide le marin", qui ne voulait pas être un côtoyeur, a conçu son œuvre comme une navigation solitaire, et l'eau est sans cesse présente qui rend compte de son Narcissisme et de son esthétique dans le *Narcisse* ; qui explique son sens profond de la métamorphose et de la mobilité ; qui l'a conduit à sa philosophie de la disponibilité des *Nourritures terrestres*. L'eau nous permettrait aussi de parler de ce que Bachelard appelle joliment le "complexe du cygne", c'est-à-dire l'attrait de la pureté, de la blancheur, de l'Idéal, associés à l'eau et à la neige dans *Les Cahiers d'André Walter*, *Le Voyage d'Urien*, *La Porte étroite*, *La Symphonie pastorale*, *Les Faux-Monnayeurs* ; il faudrait encore évoquer son "complexe d'Ophélie", son rêve de se fondre dans l'eau et de s'anéantir en elle, qu'on rencontre du *Fragment de la Nouvelle Éducation sentimentale* (qui ouvre les *Œuvres complètes*) à *La Symphonie pastorale*, en passant par *Urien* ; sans oublier, bien sûr, les eaux croupissantes de *Paludes* et du *Prométhée mal enchaîné*, d'où naissent le saugrenu et la notion de sottise. Cette eau de La Roque, ces eaux de l'œuvre, c'est bien aussi une part fondamentale de l'héritage normand, par opposition au côté du feu qui serait celui du Père, au démon de l'aventure et de l'acte gratuit qui triomphe dans *Les Caves du Vatican*.

Mais encore une fois, ce serait une autre méditation,

et j'arrête ici celle d'aujourd'hui, trop heureux si j'ai pu vous intéresser et si vous n'avez pas jugé mes réflexions trop audacieuses ou trop inconvenantes.

(1) Il faut entendre "projet" au sens sartrien du terme, repris du concept d'*Entwurf* chez Heidegger. "L'homme est un projet qui décide de lui-même" (Sartre).

(2) *Pléiade*, p. 358.

(3) D'une certaine manière, tout l'itinéraire d'*A la recherche du Temps perdu* tend à résoudre l'opposition initiale de ces deux côtés. Non sans analogie, il en va de même pour le développement de l'œuvre gidien.

(4) *La Jeunesse d'André Gide*, t. I, pp. 512-3.

(5) *Pléiade*, p. 1213.

(6) Notamment : "J'écrirai mes souvenirs comme ils viennent, sans chercher à les ordonner", et : "Je ne compose pas ; je transcris mes souvenirs tout comme ils viennent" (*Si le grain ne meurt*, *Pléiade*, pp. 360 et 384).

(7) Gérard MENDEL, *La Révolte contre le Père* (

(8) La publication de *Corydon* et de *Si le grain ne meurt* s'impose à Gide, en dépit des tourments qu'il appréhende, comme une fatalité qu'il assume au prix du malheur même de Madeleine. Nul document ne peut mieux en témoigner que cet extrait d'une lettre, inédite, adressée à Dorothy Bussy le 21 mai 1920 : "Ce m'est une torture suffisante de devoir me redire à tout instant que j'ai fait le malheur de l'être que j'aime le plus au monde, de celle pour le bonheur de qui j'ai si longtemps cru que j'étais né. (...) Au demeurant une sorte de fatalité me mène et je n'ai pas choisi ma voie. Mais ayant à délivrer un message (et tout mon mysticisme se réfugie sur ce point) il me paraît que ce serait une trahison, une faillite, que de me dérober et de préférer mon repos. Je vais me répétant : 'Si tu ne fais point cela, qui le fera ?' Ma vie a commencé du jour où je me suis cru désigné." (B.N., N.a.fr. 15627). Cette lettre tout entière pourrait servir d'épigraphe à notre conférence.

(9) C'est déjà dans *Les Caves* que bascule l'opposition systématique primitive. En même temps que s'y joue la mort généralisée du Père, du "Surmoi" sous toutes ses formes, Gide y fait naître, par l'intermédiaire du vieux comte Juste-Agénor de Baraglioul (v. l'art. de George STRAUSS dans *Australian Journal of French Studies*, vol. VII n° 1-2, janv.-août 1970, pp. 9-15), un fils chéri, naturel, qui porte les promesses d'un renouveau.

(10) *Pléiade*, pp. 393-4.

(11) "Ainsi un vieil auteur, Lessius, écrit dans l'*Art de vivre*

Longtemps (p. 54) : 'Les songes des bilieux sont de feux, d'incendie, de guerres, de meurtres ; ceux des mélancoliques, d'enterrements, de sépulcres, de fuites, de fosses, de toutes choses tristes ; ceux des pituiteux, de lacs, de fleuves, d'inondations, de naufrages ; ceux des sanguins, de vols d'oiseaux, de courses, de festins, de concerts, de choses même que l'on n'ose nommer.' Par conséquent, les bilieux, les mélancoliques, les pituiteux et les sanguins seront respectivement caractérisés par le feu, la terre, l'eau et l'air." (BACHELARD, *L'Eau et les Rêves*, Corti, 1942, pp. 5-6).

L'abondance des matières nous contraint à reporter au prochain numéro la suite des DOSSIERS DE PRESSE des FAUX-MONNAYEURS et de THÉSÉE.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR SI LE GRAIN NE MEURT

Paru le 15 août dernier, le livre que nous avons annoncé dans le BAAG de janvier 1974 : C.D.E. TOLTON, *André Gide and the Art of Autobiography : A Study of "Si le grain ne meurt"*, Toronto : Macmillan of Canada, Maclean-Hunter Press, 1975. 1 vol. rel. toile noire sous jaquette, 22x14,5 cm, VI-122 pp., \$ 7.95 (ISBN : 0-7705-1251-8)

LIVRES ET ARTICLES

Dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France* (75^e année n° 2-3, mars-juin 1975), Alain GOULET rend compte d'*André Gide 4 : Méthades de lecture* (pp. 473-5) et du livre d'Eiko Nakamura, *Les Problèmes du Roman dans Les premières œuvres d'André Gide* (p. 475).

Articles sur *Les Cahiers de la Petite Dame* : Dominique AURY, "Trois Femmes" (*La N.R.F.*, n° 268, avril 1975, pp. 84-90 : il s'agit de Maria Van Rysselberghe, Colette Basile et Muriel Cerf, les cinq premières pages de l'article étant consacrées à la Petite Dame) ; Laurent GAGNEBIN, "Les Cahiers de la Petite Dame" (*Évangile et Liberté*, 16 juin 1975, pp. 8-9, suivi pp. 9-10 de la reproduction d'un article de Léon WENCELIUS : "André Gide, le chercheur hérétique qui aide à trouver", publié le 3 décembre 1969 dans la même revue).

Compte rendu anonyme, dans *The Times Literary Supplement* du 4 juillet 1975 (n° 3135, p. 27), de l'édition de *L'Immoraliste* présentée et annotée par John C. Davies (v. BAAG n° 25, p. 65).

On trouvera naturellement de nombreuses mentions de

Gide dans les livres récents d'Albert LÉONARD, *La Crise du Concept de Littérature en France au XX^e siècle* (Paris : José Corti, 1974, 23x14 cm, 270 pp.), de J.-P. INDA, *Francis Jammes par delà les poses et les images d'Épinal* (Pau : Éd. Marrimpouey jeune, 1975, 23x15 cm, 221 pp. + ill.) et de Marguerite BONNET, *André Breton. Naissance de l'Aventure surréaliste* (Paris : José Corti, 1975, 23x14 cm, 461 pp.). Dans ce dernier ouvrage, toutefois, rien qui ne soit déjà connu des relations Gide-Breton (sauf de menus détails, pp. 116 et 120), et aucune citation de leur correspondance qui reste entièrement inédite. En revanche, on nous signale que, dans le tome V de l'*Œuvre poétique* d'ARAGON qui vient de paraître au Club du Livre progressiste et couvre les années 1930-33, plusieurs lettres inédites écrites par Aragon à Gide, de Moscou, sont révélées.

TRAVAUX EN COURS

Mlle Samiha ABDEL SAYED (membre de l'AAAG) a soutenu le 27 février dernier, devant l'Université de Toronto, sa thèse de doctorat sur "L'Art d'André Gide écrivain d'après sa traduction d'*Hamlet*" (préparée sous la direction du Professeur C.D.E. Tolton).

M^{me} Dominique LEPELLEUX a soutenu en juin, devant l'Université de Caen, le mémoire de maîtrise sur "Narrateur, narration et genre littéraire dans trois œuvres d'André Gide (*Isabelle*, *Le Prométhée mal enchaîné* et *Les Faux-Monnayeurs*)" préparé sous la direction de M. Alain Goulet.

M. Dominique MOREL a soutenu en juin, devant l'Université de Lyon II, le mémoire de maîtrise sur "*Les Caves du Vatican* d'André Gide. Étude comparée de la sottise et de ses avatars théâtraux", préparé sous la direction de M. Claude Martin.

Mlle Jeannette F. GABRIEL, qui avait soutenu en 1967, devant l'École Normale Supérieure de l'Université Libanaise à Beyrouth, son mémoire de fin d'études sur "La Femme dans l'œuvre romanesque d'André Gide", a entrepris une thèse de doctorat (Troisième Cycle) sur le même sujet (Université de Lyon II).

Une monographie sur Gide, due au Professeur Luigi MARTELLINI (Université d'Urbino), est sous presse aux "Edizioni Accademia" de Milan. Le même auteur prépare un travail sur le séjour italien de Gide à Torri del Benaco dans l'été 1948, avec de nombreux documents inédits.

**Inventaire Bibliographique et
Index Analytique de la Correspondance
d'André Gide (publiée de 1897 à 1971)**
(Bibliographical Inventory and Analytical
Index of the Correspondence of André
Gide, published from 1897 to 1971)

Jacques Cotnam

During André Gide's long life, he wrote thousands of letters to hundreds of correspondents all over the world, among whom were some of the most illustrious men of his time, including François Mauriac, Rainer Maria Rilke, Roger Martin du Gard, and Marcel Proust. This work brings together, for the first time, a detailed bibliographical inventory of all Gide's known letters published between 1897 and 1971. The "Index Analytique" covers bibliographical references, addresses, names, characters, places, titles, André Gide's works and themes. Within each section the chronology of Gide's letters has been maintained when known. Jacques Cotnam's bibliography provides a record through letters of the career of a great writer and a complex man.

7 x 10. xi, 728 pp. ISBN 0-8161-1137-5 \$35.00



André Gide

**Bibliographie
Chronologique
de l'Oeuvre
d'André Gide
(1889 - 1973)**

(Chronological Bibliography of the Works
of André Gide 1889 - 1973)

Jacques Cotnam

ANDRÉ GIDE

**Two important new books
on his letters and works**

**Series Seventy
G.K.HALL & CO.**

This bibliography is the definitive reference source for all of André Gide's extensive and scattered writings — novels, poems, plays, articles, introductions, translations, letters, even fragments of letters. Gide's writings have been arranged chronologically according to their year of publication in one of the following categories: articles and other pieces published in reviews and newspapers, or in works written in collaboration; forewords, prefaces and introductions; books and published correspondence. The work is annotated and a comprehensive index to titles, authors, subjects, correspondents, etc., assures access to all items.

7 x 10. x, 604 pp. ISBN 0-8161-1025-5 \$25.00

INVENTAIRE DES
TRADUCTIONS
DES ŒUVRES
D'ANDRÉ GIDE

Nous commençons ici, et poursuivrons dans les prochains numéros, l'inventaire de toutes les éditions d'œuvres de Gide traduites en diverses langues. L'ordre de cette liste est tout arbitraire ; pour la rendre plus aisément utilisable, nous la ferons suivre, une livraison sur deux, des trois index indispensables : par œuvres de Gide, par langues, par traducteurs. Précisons que tous les volumes répertoriés ici sont décrits *de visu*, exemplaires en mains.

1. *MARSHLANDS and PROMETHEUS MISBOUND. Two Satires by ANDRÉ GIDE translated by GEORGE D. PAINTER.* New York : McGraw-Hill Book Company, 1965. (Vol. br., 20 x 13 cm, 192 pp.).

Traduction anglaise de *Paludes* et du *Prométhée mal enchaîné* (suivi des "Réflexions" de l'édition originale française), parue pour la première fois en 1953 aux "New Directions Books", rééditée ici dans les "McGraw-Hill Paperbacks".

2. *ANDRÉ GIDE. DER SCHLECHTGEFESSELTE PROMETHEUS.* Deutsch von FRANZ BLEI. München : Verlag von Hans von Weber, 1909. (Vol. rel., 22 x 18,5 cm, 51 pp.).

Traduction allemande du *Prométhée mal enchaîné*, illustrée de six lithographies hors-texte (le nom de l'artiste n'est nulle part indiqué : il s'agit de Pierre Bonnard).

3. *ANDRÉ GIDE. POESIE.* A cura di VITO CAROFIGLIO. Milano : Nuova Accademia Editrice, 1964, "I Cristalli". (Vol. br., 18 x 11,5 cm, 160 pp.).

Précédée d'une introduction (pp. 9-42) et d'une chronologie (pp. 43-6), et suivie de notes bibliographiques (pp. 147-

54), édition bilingue (texte original et traduction italienne) d'un choix des "poésies" de Gide : extraits des *Poésies d'André Walter*, du *Traité du Narcisse*, du *Voyage d'Urien*, des *Nourritures terrestres*, des *Nouvelles Nourritures*, de "La Danse des Morts", d'*Amyntas* et de *Bethsabé*. Ach. d'impr. Janvier 1965.

4. ANDRÉ ZHID. *UDHTIMI NË KONGO*. Përktheu prej frengjishtes QAZIM BERISHA. Prishtinë : Rilindja, 1959. (Vol. br., 20 x 13,5 cm, 168 pp.).

Traduction albanaise du *Voyage au Congo*. Tirage : 2000 exemplaires.

5. ANDRÉ GIDE. *JURNAL. Pagini alese, 1889-1951*. Prefață, traducere și note de SAVIN BRATU. București : Editura Univers, 1970. (Vol. rel., 20,5 x 13 cm, XLIV - 800 pp.).

Traduction roumaine d'extraits du *Journal 1889-1951*, d'*Et nunc manet in te* et d'*Ainsi soit-il ou Les Jeux sont faits*, précédés d'une introduction, d'une glose bibliographique et d'une note sur cette édition (pp. V-XLIII) et suivis de notes (pp. 675-767) et d'un index (pp. 769-96).

6. ANDRÉ GIDE. *DE NIEUWE SPIJZEN*. Vertaald door JEF LAST. 's-Graveland : Uitgeverij "De Driehoek", s.d. (Vol. br., 19 x 12,5 cm, 152 pp.).

Traduction néerlandaise des *Nouvelles Nourritures*, précédée d'une introduction du traducteur (pp. 5-12) et illustrée d'un portrait de Gide, parue pour la première fois en 1937 (Amsterdam : Wereldbibliotheek) ; ce volume est de 1946.

7. ANDRÉ GIDE. *THESEUS*. English Translation of JOHN RUSSELL. Lithographs of Massimo Campigli. S.l. : A New Direction Book, 1949. (Vol. br., 32,5 x 24,5 cm, 103 pp., sous emboitage).

Édition, conçue par Hans Mardersteig, imprimée à Vérone (Officina Bodoni) et tirée à 200 exemplaires numérotés, de la traduction anglaise de *Thésée*. Les 12 lithographies (plus le frontispice) ont été tirées par Piero Fornasetti à Milan. 10 ex. sur Fabriano (n° 1 à 10) et 190 ex. sur papier Pescia (n° 11 à 200) ; les ex. 1 à 30 comportant une seconde suite des illustrations, ainsi qu'une série de six études, toutes sur Chine.

8. ANDRÉ GIDE. *KALPAZANLAR*. Çeviren : TAHSİN YÜCEL. İstanbul : Varlık Yayınevi, 1963, "Büyük Eserler Kitaplığı". (Vol. br., 16,5 x 12 cm, 298 pp.).

Traduction turque des *Faux-Monnayeurs*.

9. ANDRÉ GIDE. *ELLEI VEHNÄNJYVÄ KUOLE*. Suomentanut

LEENA LÖFSTEDT. Helsingissä : Kustannusosakeyhtiö Otava, 1967, "Seitsentähdet". (Vol. br., 21 x 13 cm, 308 pp.).

Traduction finnoise de *Si le grain ne meurt*.

10. ANDRÉ GIDE. OM ICKE VETEKORNET DÖR. Till svenska av GÖRAN SCHILDT. Stockholm : Bokförlaget Prisma, 1961, "Biblioteksförlaget". (Vol. br., 18,5 x 11,5 cm, 300 pp.).

Traduction suédoise de *Si le grain ne meurt*.

11. ANDRÉ GIDE. ISABEL. Traductora : CARMEN CASTRO. Madrid : Alianza Editorial, 1969, "El Libro de Bolsillo". (Vol. br., 18 x 11 cm, 164 pp.).

Deuxième édition de cette traduction espagnole d'*Isabelle*, d'abord parue en 1967 dans la collection "El Libro de Bolsillo".

12. ANDRÉ GIDE. O IMORALISTA. Tradução de THEODOMIRO TOSTES. Introdução de Luiz Costa Lima. Rio de Janeiro : Editorial Bruçnera, s.d., "Livro Amigo". (Vol. br., 17,5 x 10,5 cm, 215 pp.).

Traduction portugaise de *L'Immoraliste*, précédée d'une chronologie et d'une introduction datée par l'auteur de Janvier 1969 (pp. 5-28).

13. ANDRÉ GIDE. POWRÓT Z Z.S.R.R.. Tłumaczył J. E. SKIŃSKI. Warszawa : Instytut Wydawniczy "Biblioteka Polska", 1937. (Vol. br., 19 x 12 cm, 111 pp.).

Traduction polonaise de *Retour de l'U.R.S.S.*

14. ANDRÉ GIDE. SAUL. Schauspiel in fünf Akten. Vom Autor genehmigt und durchgesehene Auflage von FELIX PAUL GREVE. Berlin-Westend : Erich Reiss, Verlag, 1909. (Vol. br., 20,5 x 15 cm, 102 pp.).

Traduction allemande de *Saül*, ach. d'impr. à Leipzig en Janvier 1909.

15. ANDRÉ GIDE. JORDENS FRUGTER. På dansk ved TAGE BRÜFL. København : Gyldendals Bøkkasinbøger, 1963. (Vol. br., 18,5 x 11,5 cm, 129 pp.).

Traduction danoise des *Nourritures terrestres*.

16. ANDRÉ GIDE. ÍSABELLA. í þýðingu SIGURLAUGAR BJARNADÓTTUR. Reykjavík : Bókautgáfan Fjölvi, 1970. (Vol. rel., 21 x 15 cm, 153 pp.).

Traduction islandaise d'*Isabelle*, suivie d'une notice sur André Gide (pp. 149-53).

17. ANDRÉ GIDE. TESEVS. Til norsk ved HANS AARAAS.

Oslo : J.W. Cappelens Forlag, 1948, "Cappelens Uopoplære Skrifter". (Vol. br., 20 x 13,5 cm, 51 pp.).

Traduction norvégienne de *Thésée*.

18. ANDRÉ GIDE. *VATIKANENS KÄLLARE*. Översättning av GÖRAN SCHILDT. Stockholm : Wahlström & Widstrand, 1964. (Vol. br., 19 x 11 cm, 208 pp.).

Traduction suédoise des *Caves du Vatican*, précédée d'un avant-propos du traducteur (pp. 5-6).

19. ANDRÉ GIDE. *DE KELDERS VAN HET VATICAN*. Vertaling van Dr. JEF LAST. Voorwoord van Martin Ros. Genève : Édito-Service, 1972, "De Boekenschat". (Vol. rel., 20 x 12 cm, XIV-290 pp.).

Traduction néerlandaise des *Caves du Vatican*, avec une préface de Martin Ros (pp. VII-XIV) et des illustrations de Christian Broutin.

20. ANDRÉ GIDE. *LOGBOOK OF THE COINERS*. Translated and annotated by JUSTIN O'BRIEN. London : Cassell & C°, Ltd., 1952. (Vol. rel., 22 x 14 cm, X-67 pp.).

Traduction anglaise du *Journal des Faux-Monnayeurs*, avec des notes du traducteur. Édition tirée à 500 exemplaires numérotés.

21. ANDRÉ GIDE. *CORYDON*. Con un diálogo antisocrático por el Dr. Gregorio Marañón. Traductor : JULIO GÓMEZ DE LA SERNA. Madrid : Alianza Editorial, 1971, "El Libro de Bolsillo". (Vol. br., 18 x 11 cm, 195 pp.).

Traduction espagnole de *Corydon*, précédée d'un "Dialogue antisocratique sur *Corydon*" par Gregorio Marañón (pp. 7-23).

22. ANDRÉ GIDE. *SE IL GRANO NON MUORE*. Traduzione dal francese di GARIBALDO MARUSSI. Milano : Bompiani, 1964, "I Delfini". (Vol. br., 20,5 x 12 cm, 370 pp.).

Traduction italienne de *Si le grain ne meurt*.

23. ANDRÉ GIDE. *JEŻELI NIE UMIERA ZIARNO...* Tłumaczył JULIAN ROGOZIŃSKI. Warszawa : Czytelnik, 1962. (Vol. rel., 15,5 x 10 cm, 452 pp.).

Traduction polonaise de *Si le grain ne meurt*. Tirage : 10 250 exemplaires.

24. ANDRÉ GIDE. *FALSKMØNTNERNE*. På dansk ved KARL HORNELUND. København : Gyldendals Bøkkasinsbøger, 1970. (Vol. br., 18,5 x 11,5 cm, 310 pp.).

Traduction danoise des *Faux-Monnayeurs*, d'abord parue en 1941 chez Aschehoug Dansk Forlag à Copenhague.

25. ANDRÉ GIDE. *YENİ NİMETLER*. Çeviren : TAHSİN YÜCEL. İstanbul : Varlık Yayınevi, 1960. (Vol. br., 16,5 x 12 cm, 77 pp.).

Traduction turque des *Nouvelles Nourritures*.

26. ANDRÉ GIDE. *PHILOKTET ODER DER TRAKTAT VON DEN DREI ARTEN DER TUGEND*. In Deutscher Umdichtung von RUDOLF KASSNER. Leipzig : Insel-Verlag, 1904. (Vol. rel., 17,5 x 11,5 cm, 66 pp.).

Traduction allemande de *Philoctète*. Édition imprimée par W. Drugulin à Leipzig et tirée à 500 exemplaires numérotés à la main.

27. ANDRÉ GIDE. *SIMFONIE*. Drie Nouvelles : *DIE HERDER-SIMFONIE*. Vertaal deur ADRIAAN ELFERINK. *ISABELLE*. Vertaal deur E. P. DU PLESSIS. *VROUE-SKOOL*. Vertaal deur LOUIS DU PLESSIS. Johannesburg : Boek Mosaiek, 1966. (Vol. rel., 21 x 14 cm, 229 pp.).

Traduction afrikander de *La Symphonie pastorale* (pp. 5-64), d'*Isabelle* (pp. 67-154) et de *L'École des Femmes* (pp. 157-227).

28. ANDRÉ GIDE. *DEN SNÆVRE PORT*. På dansk ved CHRISTIAN RIMESTAD. København : Gyldendals Bøkkasinbøger, 1964. (Vol. br., 18,5 x 11,5 cm, 156 pp.).

Traduction danoise de *La Porte étroite*.

29. ANDRÉ GIDE. *OS SUBTERRÂNEOS DO VATICANO*. Tradução de MIROEL SILVEIRA e ISA REAL. São Paulo : Difusão Européia do Livro, 1960. (Vol. br., 21 x 14 cm, 205 pp.).

Traduction portugaise des *Caves du Vatican*.

30. ANDRÉ GIDE. *AUFZEICHNUNGEN ÜBER CHOPIN*. Übertragen von WALTER KOLDENER. Frankfurt am Main : Insel-Verlag, 1962, "Insel-Bücherei". (Vol. rel., 18 x 12 cm, 56 pp.).

Traduction allemande des *Notes sur Chopin*. Le titre au dos est : *Chopin* ; au premier plat de couverture : *Notizen über Chopin*.

31. ANDRÉ GIDE. *FRUCTELE PĂMÎNTULUI. NOILE FRUȚE*. Traducere de MONA RĂDULESCU, H.R. RADIAN și CORNELIU RĂDULESCU. Prefață și postfață : Toma Pavel. București : Editura Pentru Literatură, 1968, "Biblioteca Pentru Toti". (Vol. br., 16,5 x 11 cm, XXXVIII-274 pp.).

Traduction roumaine des *Nourritures terrestres* et des *Nouvelles Nourritures*, avec une préface de Toma Pavel (pp. V-XXI), un tableau chronologique de Bianca Balota (pp. XXIII-XXXVII) et une postface de Toma Pavel (pp. 257-72).

32. ANDRÉ GIDE. *PASTORÁLNÍ SYMFONIE*. Přeložila Dr. JINDRA KVAPILOVÁ. Praha : V. Šmidt, Edice Malá Veledíla, 1948. (Vol. br., 18,5 x 11,5 cm, 112 pp.).

Traduction tchèque de *La Symphonie pastorale*, suivie d'une notice sur l'œuvre, signée JŠK (pp. 108-10).

33. ANDRÉ GIDE. *VROUWENSCHOOL waarin opgenomen ROBERT en GENEVIÈVE*. Vertaald door : JEF LAST. Rotterdam : Ad. Donker, "Anker Boeken", 1961. (Vol. br., 20 x 13,5 cm, 167 pp.).

Traduction néerlandaise de la trilogie de *L'École des Femmes*.

34. ANDRÉ GIDE. *LOS SÓTANOS DEL VATICANO*. Traducción : EMMA CALATAYUD. Madrid : Alianza Editorial, "El Libro del Bolsillo", 1974. (Vol. br., 18 x 11 cm, 229 pp.).

Traduction espagnole des *Caves du Vatican*.

35. ANDRÉ GIDE. *ALS DE GRAANKORREL NIET STERFT*. Uit het Frans vertaald door PIETER BEEK. Amsterdam : Athenaeum-Polak & Van Gennep, 1973. (Vol. br., 20 x 12,5 cm, 307 pp.).

Traduction néerlandaise de *Si le grain ne meurt* (originellement parue en 1970 chez le même éditeur).

36. ANDRÉ GIDE. *LA PORTA STRETTA*. Traduzione di ORESTE DEL BUONO. Milano : Rizzoli Editore, "Biblioteca Universale", 1953. (Vol. br., 15,5 x 10 cm, 170 pp.).

Traduction italienne de *La Porte étroite* (ach. d'impr. : juillet 1953), précédée d'une "Nota a Gide" du traducteur (pp. 5-30).

37. ANDRÉ GIDE. *STIRB UND WERDE*. Übertragung von FERDINAND HARDEKOPF. München : Deutscher Taschenbuch Verlag, 1965. (Vol. br., 18 x 10,5 cm, 295 pp.).

Traduction allemande de *Si le grain ne meurt* (ach. d'impr. juillet 1965) publiée en collection de poche.

38. ANDRÉ GIDE. *DAR KAPI*. Çeviren : BURHAN TOPRAK. İstanbul : Varlık Yayınevi, 1962. (Vol. br., 16,5 x 12 cm, 104 pp.).

Traduction turque de *La Porte étroite*, 5^e édition (ach. d'impr. mars 1962), originellement parue en 1957 dans la même collection de poche ("Varlık Büyük Cep Kitapları").

39. ANDRÉ GIDE. *A TĚKOZLÓ FIŰ VISSZATÉRESE*. Fordítot-

ta : SOMLYÓ GYÖRGY. Budapest : Magvető Könyvkiadó, 1957. (Vol. rel., 16 x 12 cm, 164 pp.).

Traductions hongroises de *Philoctète* (pp. 5-71), de *Bethsabé* (pp. 73-106) et du *Retour de l'Enfant prodigue* (pp. 107-50), suivies d'une notice du traducteur (pp. 151-63) et illustrées de 6 dessins de Kepes Erzsébet.

40. ANDRÉ GIDE. AUS DEM SCHWÜRGERICHT. Übersetzung : ULRICH FRIEDRICH MÜLLER. Ebenhausen bei München : Verlag Langewiesche-Brandt, 1956. (Vol. br., 18 x 11,5 cm, 110 pp.).

Edition bilingue des *Souvenirs de la Cour d'Assises* (texte français sur la page de gauche, traduction allemande sur la page de droite).

41. ANDRÉ GIDE. AMINTIRI DE LA CURTEA CU JURI. SE-CHESTRATA DIN POITIERS. Traducere și prefață de IRINA MAVRODIN. București : Editura Univers, 1972. (Vol. br., 19 x 12 cm, 151 pp.).

Traduction roumaine des *Souvenirs de la Cour d'Assises* et de *La Séquestrés de Poitiers*, précédée d'une préface (pp. 5-7) de la traductrice.

(à suivre)

INDEX DES LANGUES

Afrikaans : 27.	Italien : 3, 22, 36.
Albanais : 4.	Néerlandais : 6, 19, 33, 35.
Allemand : 2, 14, 26, 30, 37, 40.	Norvégien : 17.
Anglais : 1, 7, 20.	Polonais : 13, 23.
Danois : 15, 24, 28.	Portugais : 12, 29.
Espagnol : 11, 21, 34.	Roumain : 5, 31, 41.
Finois : 9.	Suédois : 10, 18.
Hongrois : 39.	Tchèque : 32.
Islandais : 16.	Turc : 8, 25, 38.

INDEX DES ŒUVRES

Ainsi soit-il : 5.	Corydon : 21.
Amyntas : 3.	"Danse des Morts (La)" : 3.
Bethsabé : 3, 39.	École des Femmes (L') : 27, 33.
Caves du Vatican (Les) : 18, 19, 29, 34.	Et nunc manet in te : 5.

- Faux-Monnayeurs (Les) : 8, 24.
Immoraliste (L') : 12.
Isabelle : 11, 16, 27.
Journal : 5.
Journal des Faux-Monnayeurs : 20.
Notes sur Chopin : 30.
Nourritures terrestres (Les) : 3, 15, 31.
Nouvelles Nourritures (Les) : 3, 6, 25, 31.
Paludes : 1.
Poésies d'André Walter (Les) : 3.
Philoctète : 26, 39.
Porte étroite (La) : 28, 36, 38.
Prométhée mal enchaîné (Le) : 1, 2.
- Retour de l'U.R.S.S. : 13.
Retour de l'Enfant prodigue (Le) : 39.
Robert : 33.
Saül : 14.
Séquestrée de Poitiers (La) : 41.
Si le grain ne meurt : 9, 10, 22, 23, 35, 37.
Souvenirs de la Cour d'Assises : 40, 41.
Symphonie pastorale (La) : 27, 32.
Thésée : 7, 17.
Traité du Narcisse (Le) : 3.
Voyage au Congo : 4.
Voyage d'Urien (Le) : 3.

VARIA

● LOUIS KRONENBERGER ● Le R.P. Joseph Gauthier, S.J., professeur à Boston College et membre de l'AAAG, a bien voulu, en réponse à notre discret appel du dernier BAAG (p. 16), nous communiquer quelques informations précises sur l'auteur de l'article sur *Les Faux-Monnayeurs* paru dans *The New York Times Book Review* en 1927. Né en 1904 à Cincinnati, Louis Kronenberger est alors lecteur chez Boni & Liveright, très importante maison d'édition américaine de l'époque (il le sera chez Alfred A. Knopf en 1933-35) ; c'est le début d'une longue carrière de critique littéraire et dramatique (à *Fortune* et à *Time* notamment), de romancier (*The Grand Manner*, 1929, *Grand Right and Left*, 1952...) et d'universitaire (il a enseigné à Columbia, à Brandeis, à Harvard, à Princeton, à Stanford et à l'Université de Californie à Berkeley).

● SUBVENTION ● Par décision en date du 9 juillet, le Président du Centre National des Lettres, M. Gabriel Delaunay, a bien voulu attribuer à l'Association des Amis d'André Gide, au titre de ses activités littéraires de 1975, une subvention de 1 500 francs.

● BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE ● Merci à M^{me} Andrée Bouveret, membre de l'AAAG, qui a généreusement fait le don à la Bibliothèque André Gide d'un exemplaire du microfilm (150 images) du mémoire de maîtrise qu'elle avait soutenu en 1972 devant l'Université de Tours-Orléans sur "La Fonction poétique du langage dans *Les Faux-Monnayeurs* d'André Gide". Un fragment de ce travail doit paraître dans la prochaine livraison (n° 6, 1975) de la série *André Gide*.

• LE COLLOQUE DE TORONTO • Organisé par nos amis Jacques Cotnam, W. Andrew Oliver et C.D.E. Tolton, et présenté, grâce à une subvention du Conseil des Arts du Canada, sous les auspices du Département de Littérature française de York University et de New College de l'Université de Toronto, le *Colloque André Gide* précédemment annoncé aura lieu les 24 et 25 octobre 1975 à New College, University of Toronto (Wilson Hall, 40 Willcocks St.). Voici le programme détaillé de cette très importante manifestation, dont les actes constitueront en principe une livraison spéciale (n° 7, 1976) de la série *André Gide*.

VENREDI 24 OCTOBRE

9 h 15 : Principal A. D. BAINES, "Welcome on behalf of New College".

I. Œuvres de jeunesse (sous la présidence de Georges-Paul COLLET, McGill University, Montréal)

9 h 30 : Réjean ROBIDOUX (Université d'Ottawa), "Problèmes historiques posés par la note esthétique-morale du *Traité du Narcisse*"; 10 h 10 : Walter GEERTS (Université d'Anvers, Pays-Bas), "La Structure en aïme : un problème de syntaxe narrative"; 11 h 05 : D. Lydia BRONTË (The Rockefeller Foundation, New York), "Oscar Wilde and the Birth of Ménélaque"; 11 h 45 : Vinio ROSSI (Oberlin College, Ohio), "Le sixième voyage : autour du *Renoncement au Voyage* et des *Nourritures terrestres*".

II. Les Récits (sous la présidence de Roland BOURNEUF, Université Laval, Québec)

14 h 00 : Elaine D. CANCALON (Florida State University), "Création et destruction dans les récits de Gide"; 14 h 40 : G. William IRELAND (Queen's University, Kingston, Canada), "Le *Jeu des Je* dans le récit gidien"; 15 h 35 : W. Andrew OLIVER (Université de Toronto), "Michel et Job : la dialectique biblique dans *L'Immoraliste*"; 16 h 15 : Albert SONNENFELD (Princeton University), "Problématique de la lecture dans *L'Immoraliste* et *La Porte étroite*".

SAMEDI 25 OCTOBRE

III. Les Soties (sous la présidence de C.D.E. TOLTON, Université de Toronto)

9 h 30 : Catharine S. BROSMAN (Tulane University, New Orleans), "The Enclosed World of the Soties"; 10 h 10 : W. Wolfgang HOLDHEIM (Cornell University), "Ré-évaluation des soties de Gide"; 11 h 05 : W. Jane BANGROFT (Université de Toronto), "*Les Caves du Vatican* : Gide's Contradictory Approach to the Novel"; 11 h 45 : Alain GOULET (Université de Caen), "L'Écriture de l'Acte gratuit".

IV. *Les Faux-Monnayeurs* (sous la présidence de Hédi A. BOURAOUI, York University)

14 h 00 : Wladimir KRYSINSKI (Carleton University, Ottawa), "*Les Faux-Monnayeurs* et le paradigme du roman européen autour de 1925"; 14 h 40 : Gerald PRINCE (Université de Pennsylvanie), "Narration et dévaluation dans *Les Faux-Monnayeurs*"; 15 h 35 : H.J. NERSOYAN (Université de Dayton, Ohio), "The Religious Symbolism in

Les Faux-Monnayeurs".

16 h 15 : Claude MARTIN (Université de Lyon II), "Les Etudes gidiennes en 1975 — et après ?"

Discours de clôture par Jacques COTNAM (York University).

Chaque communication, d'une vingtaine de minutes, sera suivie d'une discussion à laquelle prendront part les conférenciers de la demi-journée (qui auront eu préalablement connaissance des textes des exposés) et le public. Notre ami Jean LAMBERT (Smith College) prendra la parole au cours du dîner qui aura lieu le vendredi soir à New College (Senior Common Room, Wetmore Hall). Une "Exposition André Gide" sera organisée à la Bibliothèque de New College, et des films sur Gide seront présentés. Tous renseignements complémentaires sur le Colloque sont à demander au Secrétariat du Colloque : Wilson Hall, New College, 40 Willcocks Street, Toronto, Ontario (Canada).

NOUVEAUX MEMBRES
DE L'ASSOCIATION

Liste des Membres de l'AAAG dont l'adhésion a été enregistrée entre le 4 juin et le 10 septembre 1975 :

- 705 M. Philippe GOUDEY, étudiant en Islamologie, 75002 Paris. (Titulaire)
- 706 M^{me} Claude SAHEBDJAM, journaliste, 92200 Neuilly-sur-Seine. (Titulaire)
- 707 M^{me} Olga PÉRIER, déléguée médicale, 76100 Rouen. (Titulaire)
- 708 STAATSBIBLIOTHEK, Berlin, R.F.A. (Abonné BAAG)
- 709 M. Vincent GÉNIER, étudiant, 37190 Azay-le-Rideau. (Titulaire)
- 710 M^{me} Blanche PIRY, 75009 Paris. (Titulaire)
- 711 BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ MCGILL, Montréal, P.Q., Canada. (Titulaire)
- 712 BIBLIOTHÈQUE DE HARVARD COLLEGE, Cambridge, Mass., États-Unis. (Titulaire)
- 713 LIBRAIRIE MARTINUS NIJHOFF, La Haye, Pays-Bas. (Abonné BAAG)
- 714 M^{me} Breda CIGOJ-LEBEN, professeur, Ljubljana, Yougoslavie. (Titulaire)
- 715 M^{me} Michèle MADINIER, 76000 Rouen. (Titulaire)
- 716 M^{me} Rozenn HOUSSAYE, artiste peintre, 14600 Honfleur. (Étudiant)
- 717 M. Edgard PICH, professeur, 69300 Caluire. (Titulaire)
- 718 M. Bruno MATÉOS, instituteur, 13200 Arles. (Titulaire)
- 719 M. Norman H. PAUL, professeur d'Université, Flushing, N.Y., États-Unis. (Fondateur)
- 720 M^{me} Marcelle T. BLACHON, 71250 Cluny. (Fondateur)
- 721 M^{lle} Marion PAIGE, étudiante, Salisbury, Angleterre. (Étudiant)

PUBLICATIONS DE L'ASSOCIATION
ET DU CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

Les prix indiqués ci-dessous (franco de port et d'emballage) sont strictement réservés aux Membres de l'AAAG. Les commandes sont à adresser au Secrétariat, accompagnées de leur règlement par chèque postal ou bancaire libellé à l'ordre de l'Association (rappelons que tout mandat ne peut être envoyé qu'à la Trésorière, v. page suiv.).

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

Vol. I (n° 1-17, 1968-72), broché, 27 x 21 cm, 360 pp.	35 F
Vol. II (n° 18-24, 1973-74), broché, 20,5 x 14,5 cm, 464 pp.	25 F
Vol. III (n° 25-28, 1975), broché, 20,5 x 14,5 cm, 290 pp.	20 F
Le numéro séparé (dans les limites du stock disponible)	
N° 1 à 20	3 F
N° 21 et suivantes	5 F

CAHIERS ANDRÉ GIDE

(Exemplaires numérotés du tirage réservé aux Membres de l'AAAG — seul tirage numéroté : 500 ex. pour les n° 1 à 3, 600 ex. pour les suivants. Le prix entre parenthèses est celui du volume ordinaire, vendu en librairie. Vol. brochés, 20,5 x 14 cm.)

Cahiers 1 (1969). <i>Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste</i> . 412 pp. (30 F)	24 F
Cahiers 2 (1970). <i>Correspondance André Gide - François Mauriac (1912-1950)</i> . 280 pp. (23 F)	19 F
Cahiers 3 (1971). <i>Le Centenaire</i> . 364 pp. (32 F)	26 F
Cahiers 4 (1972). <i>Les Cahiers de La Petite Dame, I (1918-1929)</i> . 496 pp. (42 F)	34 F
Cahiers 5 (1973). <i>Les Cahiers de La Petite Dame, II (1929-1937)</i> . 672 pp. (62 F)	50 F
Cahiers 6 (1974). <i>Les Cahiers de La Petite Dame, III (1937-1945)</i>	Sous presse
Cahiers 7 (1975). <i>Les Cahiers de La Petite Dame, IV (1945-1951)</i>	En préparation
Cahiers 8. <i>Correspondance André Gide - Jacques-Émile Blanche (1891-1939)</i>	En préparation
Cahiers 9. <i>Correspondance André Gide - Dorothy Bussy (1918-1951), I</i>	En préparation

AUTRES PUBLICATIONS

Susan M. STOUT, *Index de la Correspondance André Gide - Roger Martin*

- du Gard*. Un vol. br., mêmes format et couv. que la *Correspondance*, 64 pp. (tir. lim. à 500 ex. hors comm.) 8 F
- Jacques COTNAM, *Essai de Bibliographie chronologique des Écrits d'André Gide*. Un vol. br., 21 x 13,5 cm, 64 pp. (tir. lim. à 500 ex. hors comm.) 6 F
- Claude MARTIN, *La Nouvelle Revue Française de 1919 à 1925. Généralités, documents, table des sommaires, index des auteurs et des textes*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 160 pp. (tir. lim. à 250 ex. numér.) 15 F
- Claude MARTIN, *La Nouvelle Revue Française de 1940 à 1943. Généralités, documents, table des sommaires, index des auteurs et des textes*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 88 pp. (tir. lim. à 250 ex. numér.) 15 F
- Claude MARTIN, *La Nouvelle Revue Française de 1925 à 1934. Généralités, table des sommaires, index des auteurs et des textes*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm (tir. lim. à 250 ex. numér.) . En prép.

EN DIFFUSION

Série annuelle *ANDRÉ GIDE*, collections *ARCHIVES ANDRÉ GIDE & BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE*, publiées aux Éditions des Lettres Modernes : voir *BAAG* n° 27, page 39.

COTISATIONS 1975

Membre Fondateur	100 F
Membre Titulaire	35 F
Membre Étudiant	25 F

Règlement par :

- virement ou versement au CCP de l'Association des Amis d'André Gide, PARIS 25.172-76
- chèque bancaire libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide, et envoyé à Madame de BONSTETTEN, Trésorière de l'AAAG, 14 Rue de la Cure, 75016 PARIS
- mandat envoyé au nom et à l'adresse de Madame de BONSTETTEN (En cas de mandat international, prière d'augmenter la somme envoyée de 2 F pour compenser la taxe perçue à l'encaissement)

Tous paiements uniquement en FRANCS FRANÇAIS.

